

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance: Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 21.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 20 MAI 1880

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les Etats-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou: "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires: "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## NOTRE PRIME

Nous avons à offrir à nos abonnés, cette année, une prime qui va faire sensation, la plus belle à l'exception d'une seule, de toutes celles que nous avons données depuis l'existence de L'OPINION PUBLIQUE. C'est une grande gravure qui représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le Christ et saint Jean-Baptiste enfants. Rien de plus poétique, de plus charmant que cette gravure; elle éveille les souvenirs les plus religieux, inspire les sentiments les plus suaves. Nous sommes sûrs que ceux qui l'auront vue une fois, voudront l'avoir à tout prix pour la faire encadrer.

Que nos abonnés se hâtent donc de payer ce qu'ils nous doivent afin d'avoir droit à cette prime et que ceux qui ne sont pas encore abonnés à L'OPINION PUBLIQUE se hâtent de le devenir.

Il n'y a pas un pays au monde où les propriétaires de journaux offrent au public autant d'avantages. "Je suis heureux, nous disait quelqu'un, d'être abonné à L'OPINION PUBLIQUE, c'est un journal intéressant et instructif; il forme relié un volume précieux que je conserve avec soin, mais que je puis vendre au bout de l'année assez cher pour me rembourser de ce qu'il me coûte, et j'ai par-dessus le marché une prime qui vaut, à elle seule, le prix de l'abonnement." Rien de plus vrai et ceux qui sont en état d'apprécier ces avantages devraient se faire un devoir de répandre partout L'OPINION PUBLIQUE, de la faire recevoir dans toutes les familles où on sait lire.

Auront droit à notre prime tous ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et les nouveaux abonnés qui auront payé une année d'avance.

## L'HON. GEORGE BROWN

Il est peu de noms plus connus et plus célèbres que celui de George Brown dans le Canada.

Ce nom a été pendant vingt-cinq ans un drapeau dans la presse, sur le husting et dans le parlement; il a retenti partout avec éclat et soulevé beaucoup de poussière et de tempêtes.

C'était un homme aussi, que l'hon. George Brown, un homme d'intelligence et de caractère, un écrivain instruit, un orateur véhément.

M. Brown était né le 29 novembre 1818, à Edinburg, en Ecosse, qu'il quitta, à l'âge de vingt ans, pour les Etats Unis où sa famille alla se fixer. Il fit ses premières armes dans le journalisme sous la direction de son père qui avait fondé le *British Chronicle*. Ce journal ayant attiré l'attention du Haut-Canada en se mêlant à la lutte religieuse qui l'agitait alors, les deux Brown, père et fils, quittèrent New-York pour Toronto. George Brown fit si rapidement sa réputation par les articles qu'il publia à cette époque dans un journal appelé *The Banner*, qu'au bout d'un an il était en état de fonder le *Globe*.

Le *Globe* devint bientôt une puissance sous sa direction et celle des écrivains de talent qu'il sut s'adjoindre. Après avoir soutenu le ministère Lafontaine-Baldwin en 1848, il lui déclara la guerre et contribua beaucoup à sa chute. On a reproché longtemps à M. Brown sa conduite envers M. Baldwin, cet homme d'état éminent, aux vues si larges, au caractère si grand; on l'a accusé d'avoir trahi son chef et son bienfaiteur.

M. Brown fut battu, la première fois qu'il se présenta comme candidat, dans le comté de Haldimand; mais il se fit élire en 1853 pour les comtés réunis de Kent et Lambton. Il prit à son entrée dans le parlement les rênes du parti libéral de sa province et déploya une énergie et un talent remarquables. Il s'allia aux libéraux du Bas-Canada que conduisait l'hon. M. A.-A. Dorion et souleva cette fameuse question de représentation basée sur la population qui a fait sa force dans le Haut-Canada et la faiblesse de ses alliés dans le Bas-Canada.

La représentation basée sur la population, l'Annexion ont été, il faut l'avouer, de terribles pierres d'achoppement par le parti de M. Dorion; les orateurs conservateurs avaient de grands succès, lorsqu'ils secouaient ces choses, comme autant de spectres affreux, devant les yeux des électeurs effrayés. On battait le parti rouge en Bas-Canada avec les discours fanatiques qui faisaient élire George Brown et ses amis dans le Haut-Canada. Le fait est que le grand tribunal ne cessait, un instant, de tonner contre les institutions religieuses et nationales du Bas-Canada, que ces roulements de tonnerre frappaient de stupeur.

Le Haut-Canada marchait à la suite de George Brown, comme le Bas-Canada suivait Georges Cartier, au nom du même principe, d'un sentiment semblable, le sentiment patriotique; les deux partis qui commandaient ces chefs énergiques croyaient sincèrement que leur drapeau était le seul bon, le seul national.

Les événements prouvèrent plus tard qu'il y avait pour le moins autant de tactique que de sincérité dans les deux camps.

autant d'ambition que de patriotisme; que les alliances entre chefs si violents n'était pas aussi impossible, que le peuple le croyait tant il est vrai qu'il y a toujours un peu de comédie au fond de toutes les choses humaines.

Un jour le télégraphe répandit par tout le pays que les deux grands chefs ennemis avaient enterré la hache de guerre et s'étaient donné la main pour travailler ensemble à l'édification de la grande œuvre, qu'on appelle la confédération, prétendant trouver tous deux dans ce changement constitutionnel le triomphe des principes pour lesquels ils avaient combattu.

Mais nous croyons que M. Brown seul a pu mourir avec la conviction qu'il ne s'était pas trompé, qu'il avait assuré la suprématie de sa province dans le nouvel état de choses.

M. Brown était devenu membre de l'administration Taché-Macdonald, président du conseil même; mais une fois la Confédération faite, les vieilles animosités ne tardèrent pas à se réveiller, et au mois de décembre 1865, M. Brown retombait dans l'opposition qui semblait mieux convenir que le pouvoir à son caractère inflexible, à l'exercice de ses brillantes facultés oratoires.

M. Brown était né chef d'opposition; il était fait pour l'attaque plutôt que pour la défense, il aimait le mouvement, la lutte corps à corps, les combats à l'arme blanche. Lorsqu'il étendait ses grands bras, pendant que sa voix cuivrée tourbillonnait dans le parlement comme une trombe, toutes les têtes fléchissaient autour de lui. Figure belle et noble, taille élevée et imposante, esprit cultivé et instruit, caractère énergique, violent même, enthousiasme du tribun, vivacité de la pensée et du sentiment, chaleur dans l'expression et le débit, voix forte et vibrante—il avait tout ce qu'il fallait pour agir sur les masses et les représentants et les entraîner à sa suite. Les exigences du pouvoir, la contrainte et la patience qu'il nécessite répugnaient à cette nature hardie, entreprenante et impétueuse.

Libre-échangiste acharné, partisan quand même de la connexion britannique, aussi conservateur que Sir John, quand il s'agissait de conserver et de compléter la Confédération, poussant l'amour de son œuvre jusqu'au Pacifique, il a empêché plus d'une fois son parti d'entrer dans des voies populaires, de prendre des positions avantageuses.

Comme tous les hommes qui ont régné sur l'opinion publique, il se défiait des idées et des têtes nouvelles. Il était le flambeau de M. Mackenzie et l'éteignoir de M. Blake.

Quoiqu'il en soit, l'émotion qui a éclaté autour de sa tombe, les éloges que ses ennemis même ont adressés à sa mémoire, démontrent sa valeur. On a eu de nouveau la preuve qu'il faut, dans notre pays, attacher peu d'importance à ce qu'on dit des vivants, car y eut-il jamais un homme plus attaqué, plus méprisé? Une fois mort, on ne s'est plus souvenu que de ses talents et de ses vertus.

Il est vrai que le coup de pistolet qui l'a tué a beaucoup contribué à surexciter la sympathie publique.

L.-O. DAVID.

—Ce fut le 14 mai 1880 que Washington fut déclarée capitale des Etats Unis.

## LA LANGUE FRANÇAISE À OTTAWA

Quelques journaux ont reproduit, en les appuyant, les remarques que nous faisons, il y a quelque temps, au sujet de la correspondance officielle et des communications qui sont adressées en français aux différents ministères à Ottawa.

Nous engageons les personnes de notre province qui ont à communiquer avec les départements fédéraux, à écrire en français, et nous faisons voir les avantages qui résulteraient de la généralisation de cet usage pour tout le monde, pour les employés anglais des ministères, auxquels on rendrait service en les obligeant à savoir le français, pour les employés français dont l'utilité serait augmentée, et pour notre langue elle-même, qui se verrait affirmer davantage dans les bureaux publics.

Le *Canada*, l'organe du gouvernement et de M. Tassé dans la capitale, a commenté nos remarques en ces termes:

Les observations de M. Gélinas sont très justes, et il serait à désirer que notre public y donnât suite. Un grand nombre de Canadiens-français écrivent en anglais aux départements quand il n'est aucunement besoin de le faire. Notre langue est reconnue par la constitution tout comme la langue anglaise; toutes deux sont sur un pied d'égalité, et il doit y avoir, comme il y a, de fait, dans chaque branche du service public, à Ottawa, des officiers pour l'interpréter chaque fois que cela est nécessaire. Mains officiers français envoient aussi leurs rapports en anglais, quand ils devraient s'exprimer dans leur propre langue. La chose est plus importante qu'on ne paraît le croire.

Notre confrère étend aux officiers et aux agents français du gouvernement les conseils que nous donnions aux simples particuliers. La plupart de ces fonctionnaires se croient tenus de faire leurs communications officielles ou leurs rapports en anglais. C'est une erreur, comme le leur rappelle le *Canada*, ils peuvent parfaitement se servir du français.

Il y a, à Ottawa, un bureau officiel de traducteurs anglais dont c'est la fonction de traduire en anglais pour les livres bleus tous les documents rédigés en français qui entrent dans les rapports des ministères, comme c'est la besogne des traducteurs français de traduire dans notre langue les documents écrits en anglais. Présentement, la charge des traducteurs anglais se trouve friser la sinécure par le fait que les officiers français écrivent leurs rapports en anglais, cela par pure bonne volonté ou par zèle. Il n'y a presque rien à traduire en anglais, et presque tout est à traduire en français. Il s'en suit que le français n'apparaît guère dans les imprimés et qu'il est presque inconnu dans les archives où l'anglais règne seul. Pour ne citer qu'un exemple, le volume de l'agriculture et de l'immigration, cette année, ne contenait qu'un seul rapport français, celui de M. Lalime, l'agent des Etats de l'Est. Les autres agents ou officiers français avaient présenté leurs rapports au ministre en anglais.

On nous écrit à ce propos que, dans certains départements, celui des postes, qui a plus que tout autre des employés dans le Bas-Canada, on exige de ces employés qu'ils écrivent uniformément en anglais et on ne communique avec eux que dans cette langue. Nous hésitons à croire à ceci. Il nous paraît impossible que l'on ait montré une pareille exigence, qui serait absolument injustifiable. Ou bien,

c'est le fait de subalternes, et il faut que le chef et le sous chef n'aient pas eu connaissance de la chose.

Il y a dans la province près de mille maîtres-de-poste, dont les trois quarts sont Français, et dont un grand nombre ne comprennent pas l'anglais. La connaissance de cette langue ne leur étant pas nécessaire dans leurs relations avec leurs localités, ni dans leurs rapports avec les autorités fédérales qui doivent entendre le français, on conçoit quelle injustice ce serait d'exiger de ces fonctionnaires qu'ils sachent l'anglais dont ils n'ont pas besoin, tandis qu'on n'exigerait pas la connaissance du français chez les officiers du ministère qui devraient savoir les deux langues et qui ont l'avantage d'être plus instruits généralement.

A. GÉLINAS.

### LE 24 JUIN À QUÉBEC

Le comité d'organisation de la grande démonstration nationale du 24 juin prochain a adopté l'idée de fonder une grande société de colonisation.

Cette décision démontre sa bonne volonté, son patriotisme et son désir de faire tout ce qu'il croit sage et bon. Il invite tous ceux qui pourraient lui aider à accomplir sa tâche patriotique à lui faire part de leurs vues. Que peut-il faire de plus ? Nous espérons que le *Travailleur*, le *Courrier de Worcester* et les autres journaux canadiens qui partageaient leur manière de voir, vont maintenant donner leur adhésion et leur concours à la démonstration. Il n'y a pas de doute qu'on les a traités trop sévèrement, qu'on a eu tort de soupçonner leurs motifs, mais ils prouveront leur sincérité et leur patriotisme en sacrifiant leur amour propre blessé à l'intérêt national. La fête devant nécessairement avoir lieu, c'est une question d'honneur national de la faire réussir.

Nous espérons que les explications qui ont été données engageront aussi la *Patrie* et l'*Union* à faire leur devoir. Il est bien évident que la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec ne pouvait empêcher le Cercle Catholique de faire lui aussi sa démonstration et d'inviter les hommes qui lui convenaient. La Société Saint-Jean-Baptiste et le Cercle Catholique sont deux associations tout à fait indépendantes l'une de l'autre.

Maintenant, pourquoi tant s'effrayer de voir et d'entendre des hommes aussi sincèrement catholiques et français que les Claudio Janet, les Brun et les Cheneslong ? Les opinions religieuses de ces hommes distingués ne sont-elles pas après tout celles, à peu d'exceptions près, de toute notre population ? Depuis que la république française est entrée dans la voie de la persécution et qu'elle marche vers le radicalisme de Clémenceau, on peut fort bien la désapprouver et rester libéral comme on l'est en général dans notre pays, c'est-à-dire plus conservateur que M. Cheneslong.

Les membres du Cercle Catholique pourraient fort bien être plus embarrassés que les libéraux par le langage de leurs illustres invités, car les conservateurs de la France et ceux du Canada ne se ressemblent guère plus que les libéraux de ces deux pays—toutes réserves et exceptions que de droit faites—comme dirait un avocat.

Laissons donc là ces discussions inopportunes, intempestives, n'accusons pas injustement les organisateurs de la fête de partialité ou de mauvais vouloir et aidons leur à rendre utile et pratique la grande démonstration qu'ils préparent avec tant de zèle et de dévouement.

L.-O. DAVID.

—On signale de Philadelphie un cas d'une maladie très rare, appelée en anglais "mekanosie." Le petit garçon des époux Salter, de blanc qu'il était à sa naissance, est devenu graduellement aussi noir qu'un Africain pur sang, après avoir passé par toutes les nuances intermédiaires, jaune clair, citron, safran, campêche, chocolat, etc.

### CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 14 mai 1880.

Presque toutes les villes américaines se trouvent placées près de l'Océan ou sur le bord de grands fleuves : St-Louis baigne ses pieds dans le majestueux Mississipi ; Chicago nage dans le lac Michigan ; une multitude de canaux ; la Nouvelle-Orléans—ainsi qu'une langoureuse créole—se berce aux chansons des brises de la mer et du grand fleuve américain ; Philadelphie, plus calme, paraît dormir près de son Delaware qui, cependant, lui parle toujours des guerres de l'Indépendance ; Boston, ainsi qu'un plongeur, semble se précipiter dans l'onde qu'il défie ; enfin, New-York, comme une déesse antique, s'est fait une ceinture de baies, de fleuves et de canaux, qui le font ressembler quelque peu à Venise, à une Venise qui aurait échangé ses légères gondoles contre de monstrueux "steamboats," et le Pont-des-Soupirs pour celui de Brooklyn.

Puisque j'en suis à New-York, je demande la permission de m'y arrêter un peu.

\* \* \*

Malgré cette prétendue ressemblance, on n'entend jamais sur l'Hudson ou dans la Baie de New-York, la plus petite chanson de gondolier. Au lieu de ces improvisations amoureuses, si douces aux poètes, notre oreille est frappée le soir que par le bouglements des *ferries* qui annoncent ainsi leur arrivée au *wharf* ou leur présence au large.

Pendant que dans la ville du Titien on met huit jours pour visiter l'église Saint-Marc, ici on est poussé droit devant soi par une machine invisible qui s'appelle la nécessité. Si l'on s'assied, ce n'est que dans un *car*, emporté par la vapeur ou par des chevaux affolés ; impossible de s'arrêter même une heure dans la rue, la foule—qui ressemble à un fleuve—nous pousse, nous emporte au bout de la ville qui ne finit jamais.

Malheur au philosophe péripatéticien qui aurait la prétention de visiter New-York à pied : S'il ne perdait pas tout à fait la raison, à coup sûr il se perdrait lui-même.

C'est en vain qu'il implorerait une Ariane pour le tirer de ce labyrinthe : pour une qui pourrait le sauver, vingt se présenteraient pour l'égarer complètement et définitivement.

New-York est une île qui mesure dix milles d'un bout à l'autre.

La partie nord est habitée par les plus riches familles des Etats-Unis.

La partie sud est devenue la proie du haut commerce et de la finance.

Qui saura jamais, au juste, ce qui s'y manipule d'or, d'argent et de bank notes ? Qui nous dira le nombre de caisses qu'on y défonce, ce qu'on y importe ou exporte, ce qu'on y fabrique et ce qu'on y falsifie ? Personne, assurément.

C'est dans ces quatre lieues carrées, vrai champ de bataille du commerce, qu'on devient chauve avant l'âge.

Le bas de la ville, comme on l'appelle, est un véritable baigne ou cinq cent mille personnes font un véritable métier de galérien. Il faut être Juif pour y résister, et deux fois plus Juif pour y faire fortune.

C'est pour satisfaire les besoins de cette population mercantile, esclave du dieu dollar, que deux ou trois cents steamers jettent l'ancre à droite, le long de l'Hudson et que deux mille navires à voiles environ se balancent à gauche, dans la rivière de l'Est. Cette flotte immense suffit à peine à l'appétit commercial toujours croissant de cette partie de la ville.

Depuis longtemps cet espace est devenu trop restreint. Brooklyn a reçu une partie de cette exubérance et New-Jersey s'est emparé de l'autre.

Le fameux pont de Brooklyn reliera bientôt cette ville à la métropole.

Quand à New-Jersey on espère lui ouvrir une route par-dessous l'Hudson, vers New-York, au moyen d'un tunnel.

\* \* \*

J'ai visité plusieurs fois le puits fameux au moyen duquel on peut des-

cendre au-dessous de l'Hudson ; c'est à la fois très curieux et très instructif. Cela mérite d'être vu, j'engage Messieurs les voyageurs canadiens à se donner le plaisir de visiter ce travail d'Hercule. M. Haskin, l'ingénieur du tunnel, les recevra bien. L'établissement est située à New-Jersey, près du chemin de fer *Delaware-Lackawanna* sur le bord même de l'Hudson qui a plus d'un mille de large à cet endroit.

Les travaux ne sont pas encore assez avancés pour que j'aie pu y puiser des renseignements très importants. Les machines et l'outillage m'ont paru même, assez peu compliqués. Mais si l'argent ne lui manque pas, cet ingénieur audacieux se réserve de nous étonner par la hardiesse de ses conceptions. Nous pouvons nous attendre à de grandes surprises.

Il a fallu neuf années de travail pour percer le tunnel du Gothard qui mesure dix milles de long, il ne faudrait pas deux ans pour percer le tunnel d'Hochelega à Longueuil qui ne mesurera que deux milles. J'espère qu'on l'achèvera avant celui de l'Hudson.

ANTHONY RALPH.

### "PAPINEAU" ET "LE RETOUR DE L'EXILÉ"

Tels sont les titres des deux drames que M. L.-H. Fréchette vient de terminer, et qui seront bientôt joués à Montréal. Ainsi que ces deux titres le font voir, ce sont deux pièces patriotiques dont l'idée a été empruntée aux événements les plus étonnants de notre histoire politique.

Dramatiser une époque encore si près de nous, et faire de Papineau le héros d'un drame, était chose délicate, difficile.

M. Fréchette, cependant, a le mérite d'avoir évité les principales difficultés et d'avoir tourné les autres. Cheminant sur les limites du vrai et de la fiction, il est resté dans le vraisemblable. Son *Papineau* est bien frappé, et il a choisi pour le représenter M. Paul Dumas, notre ancien agent à l'OPINION PUBLIQUE. On ne pouvait faire un meilleur choix ; on croira voir le tribun canadien en chair et en os, on croira l'entendre ; l'illusion sera complète. Il y a dans *Papineau* des caractères bien dessinés, des scènes émouvantes et amusantes.

*Le retour de l'exilé*, que nous n'avons pas entendu, est, dit-on, supérieur, sous certains rapports, à *Papineau*.

Les deux pièces seront jouées à la fin de ce mois à Montréal, et à Québec le soir de la Saint-Jean-Baptiste et les jours suivants.

On peut s'attendre à une véritable fête littéraire ; ce sera la naissance ou le baptême du drame canadien.

Tous ceux qui ont un peu d'intelligence, un peu d'instruction et de goût littéraire ou de patriotisme, se feront un devoir d'être de la fête ; tout le monde y sera, car personne n'aura à craindre que ses sentiments moraux et politiques soient blessés, le conservateur comme le libéral pourra y conduire son fils et la mère sa fille.

C'est la première fois que nous disons au public d'aller au théâtre, parce que, cette fois, nous sommes sûrs qu'on n'en reviendra qu'avec de bonnes impressions.

Il n'y a dans *Papineau* qu'un seul rôle de femme—Rose Laurier—mais un magnifique rôle qui sera joué comme il doit l'être par madame Prume.

L.-O. D.

### NOS GRAVURES

Deux de nos gravures représentent les glaciers qui se forment dans les mers du Nord et qui sont tant redoutés des navigateurs. Ils ont souvent plusieurs centaines de pieds d'épaisseur et de hauteur. Heureusement que les navires ont généralement le temps de les éviter.

Le Cap-Rouge, vu de l'île-aux-Fleurs, est un des nombreux paysages qui abondent autour de Québec.

### CHAR ALLÉGORIQUE

Les compositeurs typographes et pres-siers, aidés des maîtres-imprimeurs de Québec font exécuter un char allégorique pour le 24 juin prochain. Il a 15 pieds de longueur, sept et demi de largeur et 15 de hauteur. Un immense livre fermé tient lieu de la plateforme sur lequel est placé un fac-simile du monument érigé en 1840 à Strasbourg, en mémoire de Gutemberg, l'inventeur de l'imprimerie. A chaque coin du livre se trouve une jolie corbeille remplie de *pensées* naturelles en pleine végétation ; à chaque coin du monument, il y aura une jeune fille costumée tout de blanc. Ces quatre jeunes vierges distribueront à la foule, sur le parcours de la procession des *impressions* contenant une des plus belles pages de l'histoire de l'imprimerie.

Les coins du livre seront surmontés chacun par un encrier en proportion de cet immense volume, contenant un certain nombre de plumes à écrire. Sur le devant du char il y aura plusieurs rayons contenant chacun des volumes d'une reliure très-riche, surmontés d'une lampe romaine dont la lumière ne cessera point de briller durant tout le parcours de la procession. Sur les quatre côtés du piédestal se trouveront le blason et les armes de l'art de la Typographie. En arrière, se trouvera une jolie presse à barreau, en miniature, et brillamment dorée. Des draperies avec franges couvriront tout le train du char.

L'idée de ce char vient de l'Union Typographique No. 159, et le dessin est de M. P. Cousin. M. J.-B. Côté, sculpteur de Saint-Roch, a eu la commande pour exécuter la statue de Guttemberg.

### LA COMÈTE DE 1880

Les journaux anglais publient la note suivante, émanée de l'Observatoire d'Oxford :

Le 25 février 1880, M. Gould télégraphie de Cordova (république Argentine) pour signaler l'apparition d'une grande comète dans l'hémisphère sud, laquelle fut aperçue plus tard à Rio de Janeiro, par Libis, qui, en faisant ses observations sur la queue (le corps se trouvant au-dessous de l'horizon), conclut, de ce que la comète se trouvait près du soleil le 11 février, que la planète inter-mercurielle découverte en Californie pendant l'éclipse, n'était pas autre chose que le corps de cette comète.

Selon les observations plus précises faites par M. Copeland, au cap de Bonne-Espérance, ce savant a constaté que l'orbite de la comète ressemble à celle de la grande comète de 1843. Le professeur Weiss, de Vienne, considère aussi comme probable que la comète de 1843 et celle de 1880 sont identiques, et que, par conséquent, la grande comète de 1843 peut être rangée dans la catégorie de celles de période moyenne, et que sa réapparition aura lieu de nouveau au commencement de l'année 1917, sauf, bien entendu, les retards d'une action perturbatrice des grandes planètes.

Si l'identité des deux comètes est admise, on peut trouver dans l'histoire des apparitions de ce genre quelque constatation dans des conditions à peu près analogues. On a fait inutilement, toutefois, un examen rapide du catalogue ; mais, pour quelqu'un au courant de la théorie des comètes, ce résultat négatif ne prouve pas grand-chose, car l'influence perturbatrice des grandes planètes peut modifier complètement les conditions d'existence d'une comète, ainsi que cela a été constaté dans le cas de la comète de Sexell. Il est possible que celle dont il s'agit soit vue prochainement en Europe ; mais si l'on considère la rapide diminution de son éclat et la nature déficiente de sa position, il y a peu d'espoir que l'on parvienne, même à l'aide des plus puissants télescopes, à déterminer d'une façon exacte cette situation.

D'après une lettre particulière de Valparaiso, nous apprenons que la queue de la comète était visible, très pâle, mais embrasante, comme un vaste arc-en-ciel, la huitième partie de la voûte céleste.

### Le Remède du Père Mathieu

Guérit l'intempérance d'une manière prompte et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette maudite passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un abrégé, un tonique et un altérant ; elle chasse la fièvre qui consume l'intempérant et lui fait éprouver le désir modéré de boire ; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une existence désordonnée a paralysé presque toujours, et fortifie en même temps le système nerveux. Le lendemain d'une orgie, une seule cuillerée de thé de cette préparation fera disparaître toute dépression morale et physique, et elle guérit ainsi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et la torpeur du foie, même lorsque ces maladies procèdent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix : \$1 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada, S. LACHANCE, Pharmacien, 446, rue Ste-Catherine, Montréal.

## VERDI

Verdi est né dans l'Italie centrale, à Roncole. Son père était un petit aubergiste. L'organiste du village fut le premier maître de l'auteur d'*Aïda*. Un nommé Barezzi se chargea de son éducation musicale. Il l'envoya à Milan. Le directeur du Conservatoire ne voulut pas

admettre le jeune Joseph Verdi. Il estimait qu'un homme aussi frêle, à lèvres si minces et à l'aspect si froid ne pourrait jamais être un bon musicien. Il ne reconnut pas dans ce clairon au froid métal — le clairon, dont parle le Livre, qui attend le souffle brûlant !

Mais Barezzi ne l'abandonna pas. Plus tard, Verdi devait témoigner sa recon-

naissance en épousant la fille de son bien-facteur. Je ne sais pourquoi ce fait n'a jamais été dit. Verdi travaille avec acharnement. Cet inculte fut bientôt remarquable par une haute culture intellectuelle. Remarquez qu'aujourd'hui tous les grands spécialistes sont des esprits universels. Verdi étudia Dante. Il connaît par cœur toute la divine comédie—surtout l'Enfer.

Cependant, le grand lyrique n'a point donné à Verdi le haut souffle lyrique. Verdi a un génie essentiellement dramatique. Mais il déclama à très haute voix les vers d'Alighieri. Il a retenu ce rythme parfois violent, et cette mélancolie sombre !

\* \*

Il débute au théâtre de la Scala. Son



FEU L'HON. GEORGE BROWN,

SÉNATEUR DU CANADA—D'après une Photographie par Notman & Fraser

premier opéra est *Oberto*. Mais voici bientôt *Nabucco*. Verdi est déjà célèbre. C'est la musique Italienne avec une force de plus—l'attente scénique. Verdi est un grand dramatique, comme Gluck fut un grand tragique. Voici *I Lombardi*. Après ce dernier succès le maestro éprouve quelques échecs. C'est le moment psychologique. L'homme de talent—ainsi éprouvé—tombe où se relève plus haut. On dirait alors que l'homme lutte avec la Gloire, comme Jacob avec l'Ange. La Gloire veut sonder les reins de celui qu'elle va choisir !

Alors Verdi vient à ce Paris où tout arrive. Il fait jouer *Jérusalem*—reproduction arrangée de *I Lombardi*. La France applaudit. Verdi quitte Paris—en emportant des forces nouvelles. Bientôt il reçoit le livret de *Rigoletto*. L'illustre poète du *Roi s'amuse* a ouvert au compositeur des horizons nouveaux. Verdi écrit le fameux *Quatuor*. Il a noté la Passion immense, à face multiples—comme on noterait le rythme de la mer changeante ! Là tout est excessif sans cesser d'être vrai ! C'est l'antithèse de Hugo. C'est l'Humanité tout entière, avec ses rires, ses larmes,

ses extases et ses effrois—concrétée dans un quatuor !

Voici *Il Trovatore*. Voici, en 1856, la *Traviata*—pleine d'une douceur à outrance ! On dirait d'un pari fait par ce magnifique violent ! La musique de Verdi est jouée sur tous les théâtres du monde. Je me suis laissé dire que la prière et le chant étaient les seuls bruits de la terre qui montassent jusqu'au Ciel !... Si cela est, Dieu a dû entendre bien de la musique de Verdi !

\* \*

L'illustre Maestro aime à travailler dans

la rue—ou en face de la mer. Il se sent seul devant cette multitude d'hommes ou de flots. Son ami M. Léon Escudier, qui a importé en France la musique de Verdi, m'a raconté que Verdi avait composé sa messe de *Requiem* en se promenant avec lui sur les boulevards de Paris. De temps en temps Verdi gardait le silence. Rentré à l'hôtel de Bade, le maestro se mettait au piano—il traduisait ses idées perçues sur les boulevards de la grand'ville.

Ses dernières œuvres sont *Don Carlos*, *Aïda* et une *Messe de Requiem*. Ce sont des chefs-d'œuvre.

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES

On écrit de Saint-Petersbourg à la *Tribune* de Berlin, que le prince Gortschakoff, en apprenant la victoire du parti libéral aux récentes élections anglaises, aurait dit les paroles suivantes :

— Maintenant, je peux me retirer, Gladstone fera mon affaire.

D'après la *Correspondance politique*, le nonce du Saint-Siège à Madrid a demandé asile au gouvernement espagnol pour les Jésuites qu'on expulse de France. Le cabinet de M. Canovas del Castille a promis d'accorder à un certain nombre de Jésuites, émigrés de France, l'autorisation de se fixer en Espagne, mais à l'exception des provinces basques.

Le nonce du Saint-Siège a remis au président de la république française une lettre autographe du Pape, dans laquelle Léon XIII se prononce en faveur des Jésuites ainsi que des autres congrégations religieuses non autorisées, disant que pour l'Eglise elles sont d'une nécessité absolue. Le langage de la lettre est modéré, mais le pape déclare qu'il doit prendre la défense des congrégations. Il ne voudrait pas qu'elles eussent recours à des moyens illégaux, mais il approuve leurs projets de résistance et leur plan de porter la question devant les tribunaux. La lettre signale enfin les dangers que pourraient susciter en France les décrets du 21 mars.

Pour la première fois dans l'histoire du parlement anglais, un de ses membres a déclaré qu'il ne croyait pas en Dieu : c'est M. Bradlaugh. Plusieurs avant lui avaient refusé de prêter le serment d'allégeance, mais pour d'autres raisons, que celles alléguées par M. Bradlaugh, qui déclare ouvertement qu'il ne croit pas à l'existence de Dieu, et qu'il ne peut, par conséquent, prendre Dieu à témoin de son affirmation. Les quakers ont refusé déjà de faire le serment requis pour être admis à siéger au parlement ; mais c'était parce qu'ils croient que Dieu défend de jurer. Sous le règne de notre souveraine, le parlement a adopté une loi substituant le serment "consolidé" aux trois serments d'allégeance, de suprématie et d'abjuration, et pourvoyant à une forme de serment à laquelle les quakers et autres ne pussent pas objecter.

Si M. Bradlaugh persiste dans son refus, il perdra son siège au parlement et devra de nouveau solliciter le suffrage de ses commettants de Northampton. Ceux-ci s'exposeraient à se faire enlever leurs droits électoraux en le réalisant.

Les élections anglaises s'étant faites principalement sur le terrain de la politique étrangère, on s'est demandé si l'avènement d'un cabinet libéral n'apporterait pas de grands changements dans la conduite que l'Angleterre avait tenue jusqu'ici à l'étranger. M. Gladstone, le chef du parti whig, vient d'indiquer les grandes lignes de sa politique dans une conversation qu'il a eue avec le correspondant de la *Wiener Allgemeine Zeitung* ; en voici quelques passages :

On a grand tort de penser que la politique du grand parti libéral sera favorable au développement de la puissance russe en Orient ; je n'ai jamais abattu les barrières qu'on a élevées sur son chemin, quoique d'après mon opinion, tout en usant de moyens regrettables, on lui a aplani bien des difficultés pour l'avenir. ... Je hais le nom de Metternich et tout ce qui rappelle son système d'intervention dans les affaires des peuples aspirant à la liberté. Il faut que les races slaves libérées soient aussi libres de s'assurer un avenir à leur guise.

Celui qui connaît l'expression anglaise *hands off* (à bas les mains) connaît aussi ma politique. Je suis un chien de garde qui aboie parce que c'est son devoir. Je respecte l'amour de la liberté, le patriotisme du peuple autrichien et de son gouvernement libéral, mais à bas les mains en ce qui touche la terre et les biens des autres nations libres.

Ces déclarations de M. Gladstone expliquent suffisamment le mécontentement

général qu'a provoqué en Autriche la victoire du parti libéral de la Grande-Bretagne.

Un journal de Vienne publie un manifeste que le professeur émigré Dragomanoff, parlant au nom du parti révolutionnaire, vient d'adresser au peuple russe et au comte Loris-Melikoff. Dans ce manifeste, le parti révolutionnaire déclare être prêt à conclure un armistice, si le gouvernement acceptait les conditions suivantes :

Révocations de tous les satrapes nommés après l'attentat du 2 avril 1879. Abolition de toutes leurs ordonnances, ainsi que des mesures exceptionnelles édictées en 1873. Abolition de tous les tribunaux militaires institués pour juger les procès politiques. Amnistie et réintégration dans tous leurs droits civils des personnes qui ont été privées de ces droits en vertu d'ordonnances arbitraires des satrapes. Abolition de la police secrète avec toutes ses attributions et agents. Garantie de l'inviolabilité personnelle pour l'avenir. Liberté de la presse, de réunion et d'association. Convocation d'une assemblée nationale formée de représentants du *Zemstow*.

Après avoir énuméré toutes ces conditions, le manifeste dit en s'adressant au comte Loris-Melikoff :

Veuillez, général, communiquer tout cela à votre souverain, et faites-lui signer un ukase dans ce sens. Mais, si nos exigences, si molérées et si raisonnables, venaient à être repoussées, attendez-vous à l'apparition de nouveaux Soloviefs, Mlodetzki et autres, et soyez persuadé que vous n'aurez pas seulement à combattre le comité exécutif des deux dernières années, mais que toute une fédération d'alliances politiques entraînera en lice pour lutter contre la tyrannie et obtenir l'affranchissement du peuple.

A la dernière séance du Reichstag allemand, un des députés M. Buehler a présenté une motion tendant à inviter le prince de Bismarck à convoquer un Congrès qui devrait s'occuper de la question d'un désarmement général en Europe. Cette motion a été repoussée par le Reichstag. Le *Post*, de Berlin, publie la correspondance échangée à ce sujet entre M. Buehler et le prince de Bismarck. Voici d'abord la lettre de M. Buehler :

Votre Excellence ne prendra pas en mauvaise part la suggestion suivante, qui pourrait être blâmable au point de vue politique, mais qui néanmoins est suscitée par de bonnes intentions. Sur le champ de bataille de Gravelotte, lorsque je me vis, ainsi que vous, entouré de cadavres, je fis le serment de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour prévenir les mots de la guerre. Puisse Votre Excellence avoir subi la même impression et prendre une résolution généreuse pour le bien de l'humanité.

Recevez, etc.

BUEHLER.

Le chancelier lui a répondu par la lettre suivante :

Je vous remercie de votre proposition concernant le désarmement. Malheureusement, j'ai tant à faire avec les questions pratiques et urgentes du moment, que je ne puis m'occuper des éventualités de l'avenir, auxquelles, probablement, il ne nous sera pas donné d'assister ni à vous, ni à moi. Ce n'est que dans le cas où vous eussiez réussi à faire adopter votre plan par nos voisins, que moi ou un autre chancelier allemand aurions pu assumer, devant notre patrie qui se tient toujours sur la défensive, la responsabilité d'une initiative de ce genre. Mais même alors je craindrais qu'un contrôle réciproque des nations sur l'état des armements de leurs voisins fût difficile à établir, et que l'organisation d'un *forum* chargé de cette tâche ne rencontrât des difficultés sérieuses.

Recevez, etc.

BISMARCK.

La correspondance se termine par une longue réplique de M. Buehler dans laquelle il exprime le vœu que le prince de Bismarck prenne la paix universelle pour but de sa vie.

— Les cuisiniers français à New-York sont de beaucoup mieux rémunérés que la plupart des journalistes, médecins et avocats. Les salaires s'élèvent souvent de \$2,500 à \$6,000. Le club Lotos a le crédit de payer son chef-cuisinier \$3,000, le New-York Club, \$4,000 ; l'Union League, \$4,000 ; le Manhattan, \$4,700 ; l'Union, \$6,000 ; le Knickerbocker, \$5,500. Parmi les hôtels, le Buckingham paie \$4,000 ; le Clarendon, \$7,500 ; le Metropolitan, \$4,000 ; l'Astor, \$4,200 ; le St-Nicolas, \$4,000 ; le Fifth Avenue, \$5,000 ; le Bristol, \$4,300 ; le Clarendon, \$4,000 ; le Delmonico, \$4,000. C'est à donner l'envie de devenir cordon-bleu.

## GLADSTONE

Après les événements dramatiques de la Russie—voici aussitôt le spectacle de l'Angleterre. L'Europe n'a pas d'entr'actes ! Déjà on peut redonner à M. Gladstone le titre qu'il avait en 1874, quand M. Disraeli le renversa—il est *the liberal premier*, c'est-à-dire le premier ministre du cabinet libéral d'Angleterre. Je veux serrer de très près son portrait. On dit, en effet, que la France a une partie de sa fortune engagée dans ces étonnants jeux du scrutin anglais. Un portrait anglais n'est point facile. Les journaux d'outre-Manche qui reproduisent mes études sur la reine et le prince de Galles ont ajouté que ce genre de portrait était inconnu en Angleterre.

J'ai vu pour la première fois M. Gladstone dans le anteroom de la Chambre des Communes. M. Gladstone, en ce temps ministre, traversait la grande salle gothique, en compagnie d'un évêque anglican. Je vois encore l'évêque avec son long chapeau à gouttière et son tablier noir. Je vois surtout Gladstone, vieux—droit—maigre—fort. Ces quatre adjectifs monosyllabiques le dessinent déjà, comme par quatre traits de plume.

Quelques minutes après, j'étais dans la galerie des étrangers de la Chambre des Communes. Je vis dans la salle M. Gladstone assis à la grande table couverte de gros livres. En face de lui, étaient assis à la même table, les chefs de l'opposition. Son large front bombé au-dessus des sourcils, frappa mon regard—et le retint. Il avait cette couche légèrement bituminée que donne aux vieux portraits la patine des temps. De rares mèches, droites et d'un gris sali, tombaient sur ce front, comme des lianes, sur un rocher hâlé par la mer !

Je me levais pour voir mieux. Un geste de mes voisins m'avertit que je faisais là un acte, inusité en parlement anglais—quoiqu'il soit habituel en parlement français. Je me rassais. Je ne voyais de Gladstone que son front. La lumière trop crue des lampes de la salle enlevait la perspective, comme dans un tableau chinois ou de Manet. Ce vieux front semblait sortir des épaules de mes voisins qui étaient devant moi. Aujourd'hui la vision rétrospective de ce tableau me revient encore, comme une sorte de rêve ! De temps en temps apparaissent deux puissantes mains, à hauteur du front. Ces mains sont celles de M. Gladstone. Elles taillent lentement et machinalement à l'américaine un crayon, la pointe en haut—comme on épluche une carotte ! Voilà, au repos—le grand orateur anglais !

M. Gladstone a aujourd'hui soixante-trois ans. Son père, Ecossais, avait été marchand de blé, puis armateur à Liverpool.—Le roi l'avait fait knight. Le fils n'a pas hérité du titre. Il a préféré "to remain one of the people" *restor du peuple*. Ce fut l'orgueil de M. Thiers, à qui M. Gladstone ressemble par certains côtés. Elevé à Eton, il entra à Oxford. C'était un élève grave et laborieux. A Eton il présidait un comité de jeunes garçons âgés de quatorze à quinze ans, qui étudiait et discutait les plus graves questions. Je tiens ce détail d'un de ces jeunes sages. Ces hommes qui ont été vieux pendant leur jeunesse—sont souvent jeunes dans leur vieillesse ! C'est le cas de M. Gladstone.

Il fit, comme tout jeune gentleman, son tour du monde. Il regarda sans rien dire, le monde défiler devant lui—avant de défiler lui-même, mais en parlant beaucoup, devant le même monde. Le jeune Gladstone était déjà profondément religieux. Il allait devenir anglican presque farouche. Il devait bientôt écrire son fameux livre : *In church and state*. L'illustre Macaulay lui répondit ironiquement dans la *Revue d'Elmbourg*. Qui dirait, aujourd'hui, que Gladstone, dans ce livre, invitait l'Etat à imposer, presque

par la force, sa religion ? Avant d'être le libéral qu'on sait, M. Gladstone a été l'inquisiteur qu'on ne sait plus ! Ce même esprit théocratique se fit révolutionnaire en Italie. On se rappelle ses fongueuses lettres à lord Aberdeen—contre les prisons de Naples. Mais son cerveau était assez ample pour contenir toutes ces contradictions. Gladstone allait droit devant lui. Il fut souvent inconséquent—jamais incertain !

La plume est aujourd'hui le levier du monde. Gladstone avait su s'en servir. Il est nommé député de Newark, puis de l'Université d'Oxford. Il le sera plus tard dans le Lancashire, etc., etc., et enfin de Greenwich. Changeant souvent d'opinions—il a eu la bonne idée de changer souvent d'électeurs !

Un cabinet de coalition se forme. Il est mi-conservateur et mi-libéral. C'était bien alors la nuance des idées de Gladstone. Il est nommé chancelier de l'échiquier—sorte de ministre des finances.

C'est que Gladstone a retenu la devise nobiliaire de son père : *Diligent in business*, "Appliqué aux affaires." Cet esprit quasi-mystique est pourtant un merveilleux groupeur de chiffres. Son discours au sujet de ce qu'on appella son premier budget, est vraiment prodigieux. Non-seulement il est applaudi par les *hear*, "écoutez" habituels—mais aussi par des trépidements de pieds. Gladstone termine ce discours si grandement éloquent, par deux vers de Virgile.

Ces citations fréquentes de vers latins ou grecs, sont dans les anciennes habitudes du parlement anglais. Elles n'auraient pas la chance de se faire accepter ou comprendre à la nouvelle tribune de nos conseillers municipaux de Paris—hommes d'Etat de petite culture classique !

L'Angleterre avait un grand orateur de plus—et un financier sans rival !

On ne connaît pas une grande et belle idée politique que Gladstone n'ait point aimée ! On n'en connaît pas une à laquelle il ait été fidèle ! Cependant, ce Don Juan parlementaire a un idéal comme le Don Juan de Byron. Il cherche l'union du spiritualisme avec le positivisme. Le *libéral premier* d'Angleterre est un philosophe qui n'oublie pas que l'homme a un corps—et un économiste qui se souvient que l'homme a une âme !

Voilà sa qualité maîtresse ! Quant au reste, Gladstone sut reconnaître le vent principal qui soufflait dans les tourbillons anglais. Quand il est au pouvoir, il est conservateur et il est avec les catholiques. Quand il est dans l'opposition, il est libéral et il est contre les catholiques. Il écrit *Ritualism and Vaticanism*—attaque contre la papauté. Il veut se rendre populaire—comme Disraeli par son *Lothair*, en paraphrasant la devise : *No popery...* "pas de papauté."

Quelles inconséquences dans sa vie ministérielle ! L'homme d'Etat qui va bientôt adopter pour son pays le système de neutralité à outrance—commence par associer son pays à la guerre de Crimée ! Il prône une vraie politique de chien de Terre-neuve—et il manque de faire noyer son pays en voulant sauver le Turc !

Enfin le voici, après plusieurs chutes, premier ministre. Il redevient le groupeur de chiffres, quoique libre-échangiste. Il veut que l'Angleterre s'enrichisse à la maison. Il retire le rugissement du lion britannique, du concert européen. 1870 arrive ! Comme Jean, du haut du rocher de Pathmos, Gladstone voit, du haut du rocher anglais, passer sur l'Europe les terribles visions ! L'autre jour, il disait à un Français :

"M. Thiers lui-même se fut moqué de moi si j'étais intervenu !"

Je ne sais si les morts entendent—mais à coup sûr ils ne répondent pas ! M. Thiers a dû garder le silence ! Comme il doit souffrir, maintenant que chacun le fait penser de travers ! Dieu devrait permettre à Thiers, comme jadis à Saint-Bonaventure

ture, de venir un moment sur la terre—pour terminer ses Mémoires!

Un jour, M. Gladstone, premier ministre, dit comme Danton: "Je suis l'Arche—on ne touche pas à l'Arche!" Le pays lui prouva—comme aujourd'hui à Disraëli, qu'il n'y a pas, en Angleterre, un homme d'Etat indispensable!

On avait reproché à M. Gladstone d'avoir touché à l'Eglise, par son *désétablissement* de l'Eglise anglicane en Irlande—à la Bible, par la loi des écoles non confessionnelles—enfin, à la Bière, par la fermeture des cabarets pendant les offices du dimanche!

On sait l'autre grief du trop grand effacement de sa politique extérieure.

M. Gladstone descendit sans chagrin du pouvoir. Il écrivit:

"Je me retire pour toujours des affaires publiques. Je ne veux m'occuper que des questions théologiques."

Serment d'ivrogne—ou serment de pècheresse!

Auparavant, dans une circonstance à peu près identique, M. Gladstone s'était réfugié dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Homère avait été son grand consolateur. Gladstone avait écrit sur le divin chantre trois gros volumes. C'est sa principale œuvre. *Magnum opus*, comme il dit!

Au mois de janvier dernier, Gladstone traversait Paris. Il était descendu à l'hôtel de Bedford. Il parcourut dans la journée tous les libraires de Paris pour chercher des différentes éditions françaises de Dante. Il était fou du Dante.—Il avait oublié Homère.

Il s'était retiré dans son château de Hawerden (qui appartient à son second fils). Le fils de Gladstone est curé du bourg voisin, *vivax*. M. Gladstone mène largement la vie de *gentlemen-farmer*. Il se lève de très bonne heure. Il est très sobre. Il mange surtout du poisson (parce que cette nourriture active le cerveau). Il boit deux verres de bordeaux (parce que ce vin est un tonifiant de la matière cervicale). Il boit un verre de porto (parce que c'est le vin des orateurs). On voit que Gladstone conserve sa logique jusque dans son *modus vivendi*.

Le dimanche il lit à l'église les leçons du rit presbytérien. On vient de cinq lieues à la ronde pour entendre cette belle voix sonore. Ensuite il chausse ses énormes souliers à semelles de bois et à clous "gros comme des clous de vieilles portes d'église." Il prend une hache—et l'ancien premier ministre se fait bûcheron!

Ce dernier exercice est devenu célèbre en Angleterre. Gladstone est bûcheron par hygiène.—Ses amis ont voulu faire croire qu'il était bûcheron par démocratie.

Tout à coup, Gladstone apprend que lord Beaconsfield tente le jeu dangereux d'une réélection de la Chambre des Communes. Lord Derby avait déjà abandonné Beaconsfield. Gladstone avait vu là un heureux présage—c'était un grand rat qui abandonnait le vaisseau ennemi prêt à sombrer! Il se jette dans la lutte avec une jeunesse et une expérience admirables. Le peuple anglais aime à prouver son pouvoir. C'est de tradition que tous les sept à huit ans on met sans dessus dessous le sol parlementaire—comme une terre qu'on laboure! Le peuple anglais qui trouvait que Gladstone n'entraît pas assez vite dans les affaires européennes—trouve aujourd'hui que Disraëli y entre trop! Il aime la royauté—il aime la reine... mais il estime que Disraëli agrandit trop les prérogatives royales! Bref, Gladstone est bientôt aussi surpris de se voir populaire—que Beaconsfield l'est... de se reconnaître impopulaire!

Rien de curieux comme la vue de ces deux hommes d'Etat adversaires. Ce sont deux grandes sentinelles, que le peuple relève tour à tour—qui n'ont pas le même mot d'ordre, mais qui veillent avec la même vigilance sur le sol anglais!

Tous deux sont des esprits également britanniques, orateurs, financiers, écrivains, rêveurs—et jamais esprits furent

plus différents, parce qu'il n'y en a jamais eu de plus personnels!

L'horlogerie parlementaire anglaise, si admirablement réglée veut que Gladstone soit aujourd'hui premier ministre. Gladstone ne défera pas grand'chose de ce qu'a fait Disraëli—certes, il ne rendra point Chypre! La reine oubliera ses préférences personnelles. Tout ira comme par devant. Disraëli et Gladstone ont le même but—réservé l'action définitive de l'Angleterre. Le premier voulait faire de l'agitation

avant l'heure suprême—le second veut attendre tranquille. Bref, deux formules différentes. La première, celle de Beaconsfield, est: "Agiter avant de s'en servir," comme pour les médecines noires;—l'autre, celle de Gladstone, est: "Ne pas remuer," comme pour les vins vieux!

Quelles grandes luttes prochaines! Nous avons vu, l'autre mercredi, l'orateur en Beaconsfield, voyons aujourd'hui l'orateur en Gladstone. Il a la parole de son tempérament. Elle est musculeuse, entraînante, passionnée. Tout à coup, elle devient calme et presque sombre, sans que la pensée cesse d'être étonnamment claire. Gladstone a des emportements contre ses adversaires. Lui-même s'est écrié un jour: "Je ne veux pas parler aujourd'hui—j'ai peur de moi." Il n'y a pas deux hommes en lui comme dans Disraëli, quand il parle—l'un essayant de modérer l'autre qui s'emporte.

Mais sa femme, esprit très remarquable, accompagne presque toujours Gladstone. Quand il s'échauffe trop en parlant en public—elle lui fait un signe que Gladstone comprend!

M. Gladstone s'impose par l'autorité de son caractère. Il est l'honnête homme par excellence. Ses adversaires disent de lui qu'il est "A good man in the worse sense of the term." *Un bon homme dans la pire acception du mot*. Il ne s'est point enrichi au pouvoir. Il a dû remplacer sa grande maison de Londres par une maison plus petite. Il a dû vendre une grande partie de ses collections artistiques. Cette réputation de probité augmente sa puissance d'orateur. Tel, M. Guizot!

M. Gladstone improvise, même dans les questions financières. Sa voix superbe obtient ses effets irrésistibles—que rencontre seul l'improvisateur. Il est l'homme-chiffre, qui a gardé toutes les chaudes passions de l'humanité—et qui s'est approprié les implacables froideurs de l'arithmétique!

Un de mes amis a revu, samedi dernier, M. Gladstone. La lutte a rajeuni le vieux *combattant*. Ses joues maigres semblent s'être remplies—comme les joues d'un homme qui souffle dans le clairon de la bataille! Le nez, fort, et un peu crochu comme celui d'un oiseau de proie—indique, comme avant, l'énergie à outrance. M. Gladstone qui n'a pas toute l'élevation du génie—en a la force! Ses lèvres sont fermées vigoureusement. On dirait que ces éloquentes contiennent encore plus de grands secrets qu'elles n'en ont révélé!

La tête penche sur le corps resté droit—comme penche un épi alourdi par les grains mûrs. Le menton, vu de face, semble trop large. C'est le menton du Saxon primitif—d'un homme à qui son créateur n'a pas donné le dernier poli! Ainsi la plupart des statues de Michel Ange!

Le masque a des angles—comme le caractère qui a beaucoup roulé sans s'arrondir. L'œil a repris la belle prunelle noire de la jeunesse. La très-grande oreille rappelle l'oreille des Fauves. Le tout est puissamment charpenté. C'est bien là le bûcheron qui a pu couper—pour quelque temps—la tête du vieux chêne tory!

En définitive, monumental vieillard—dont le trait principal est la Modernité!

Certes, Gladstone nous a abandonnés en 1870, Disraëli n'eut pas fait autrement.

Gladstone nous abandonnera encore si nous sommes faibles! Mais élevons-nous ici plus haut, dans le domaine de la politique—plus haut encore... jusque dans les régions éternelles du Vrai! Ces questions d'alliances étrangères se résolvent pour nous en une question de politique intérieure. Nos alliances seront à l'heure suprême—selon que nous vaudrons chez nous!

Chez nous, nous sommes échoués. Regardez au loin, dans la tempête et dans la nuit française: Une grosse vague vient! Elle doit nous submerger ou nous mettre à flot!

Dans le premier cas, nous n'avons rien à espérer de l'Angleterre. Dans le second, Gladstone et l'Angleterre seront nos alliés. Je dis cela sans amertume. J'aime le grand peuple anglais—ce peuple qui écoute, debout et tête nue, le chant du *God save the Queen!*

Je me souviendrai toujours de la nuit, oh, dans l'hôtel du *Figaro*, nous bûmes avec le prince de Galles à la santé de la reine d'Angleterre!

Mais! Mais en France, on a le tort de faire de la politique extérieure sentimentale. Les Anglais n'en font pas—eux! Mon cœur se révolte, ô mon vieux fier pays, quand je te vois chercher avec inquiétude le nom des alliés que tu auras, à l'heure suprême!

Si tu reviens à toi-même, tu sera puissant comme jadis. Tu choisiras alors tes alliés. Vois donc déjà! après la formidable fauchée de 1870, la plante humaine à sève rouge et chaude—recroît drue et vivace sur ton sol!

IGNOTUS.

#### Méthode pour conserver les pommes de terre entières pendant plusieurs années.

Un cultivateur s'assura de la profondeur souterraine à laquelle les pommes de terre cessent de végéter. Il trouva qu'à un pied sous terre elles produisaient des jets verts à la fin du printemps; qu'à 2 pieds, ces jets sortaient de terre vers le milieu de l'été; qu'à 3 pieds ces jets acquéraient une très-petite longueur sans pouvoir sortir de terre; et qu'à 3 pieds et demi elles cessaient de végéter.

D'après ces données, ce cultivateur enfouit, dans un jardin, sur un terrain parfaitement drainé, à 3½ pieds plusieurs tas de pommes de terre qu'il retira au bout d'un, deux et même trois ans, et qu'il trouva fraîches, fermes et sans aucune trace de germination. En suivant ce procédé si simple, on pourrait, dans les années d'abondance, conserver sans frais et sans peine des masses considérables de pommes de terre pour les années de disette, en les mettant dans des fosses creusées de quatre pieds.

On connaissait le langage des fleurs; on ignorait encore celui des parfums. Un Dr Stampton vient de nous initier à cet idiôme... olfactif. Voilà vingt ans qu'il se dévoue à cette intéressante étude, et le résultat de ses observations est assez curieux, au point de vue de la vie sociale, pour que nous le communiquions à nos lecteurs:

Le musc prédispose à la sensibilité et à l'amabilité;  
La rose, à l'effronterie, l'avarice et l'orgueil;  
Le géranium, à la tendresse;  
La violette, à la piété mystique et à la bigoterie;  
Le benjoin, à la rêverie, à la poésie, à l'inconstance;  
La menthe, à l'intérêt commercial;  
Le vertiver et la verveine, au goût des beaux-arts;  
Le patchouli, à l'hystérie;  
Le camphre, à l'abrutissement;  
Le cuir de Russie, à l'indolence et à la lascivité;  
L'ylang-ylang, le parfum le plus dangereux, à la débauche.

Quel rude gaillard ce doit être que ce Dr Stampton, s'il a fait toutes ces constatations *in anima vili!*

#### MADAME RISTORI

Qui se souvient que la Ristori a balancé un moment la réputation de Rachel, que Lamartine la saluait d'un de ses airs enthousiastes, de poète, et que M. Lerouvé a écrit pour elle *Béatrix*, afin de faire à cette belle Italienne un triomphe complètement français.

La Ristori, qui était de bonne heure la marquise del Grillo, ne paraît plus guère à Paris,—même comme visiteuse.

Elle habite Rome, au milieu de la double considération que donnent la fortune et le talent; elle y a son palais et on la reçoit à la Cour.

Parfois encore, le souffle de l'art la ressaisit et l'emporte. C'est ainsi que la Ristori jouait dernièrement à Milan. Le cri d'un spectateur incivil l'a brutalement avvertie que l'âge du talent qui charme et qui enivre était passé.

Après cet incident, il ne reste plus sans doute que la marquise del Grillo.

#### A nos abonnés et amis des Etats-Unis

Notre agent général, M. Edmond Stevens, parcourt en ce moment les centres canadiens-français des Etats du Massachusetts, Connecticut et Rhode Island. Il va vous voir pour abonner ceux qui n'ont pas encore le bonheur de l'être et faire payer ceux qui jouissent de cette faveur.

Nous espérons mesdames et messieurs que vous le recevrez avec la plus grande bienveillance et qu'il reviendra content. Il fut un temps où tous les Canadiens-français des Etats-Unis voulaient recevoir et lire un journal qui leur parlait de la patrie et leur en faisaient voir les endroits les plus charmants et les hommes les plus remarquables dans des gravures nationales. L'OPINION PUBLIQUE est toujours la même, elle continue à conserver le sentiment national parmi nos compatriotes et à leur indiquer les moyens de servir leur religion et leur patrie et de marcher dans la voie du progrès. Nous savons messieurs combien l'amour de la patrie est vivace parmi vous, aussi nous comptons sur vous, et nous sommes sûrs que nous ne regretterons pas les dépenses que nous aurons faites pour vous visiter.

Voici les principaux endroits que visitera M. Stevens:

Lowell.	Malborough.
Lawrence.	Lynn.
Fall River.	Willimantic.
Woonsocket.	Providence.
Valleyfalls.	Pawtucket.
Manville.	Everill, etc.

Nous savons aussi qu'on peut toujours compter sur la politesse et la bienveillance de nos compatriotes des Etats-Unis et nous sommes certains que les nombreux amis que nous comptons dans les différentes localités que visitera M. Stevens, voudront bien lui donner tous les renseignements qui pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace. Le succès qu'il a obtenu dans les endroits qu'il a déjà visités nous permet d'espérer que partout il recevra le même bon accueil. Nous espérons de plus que ceux qui nous doivent s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leurs comptes afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

On parlait avec indignation, devant un de nos plus riches financiers, d'un pauvre diable qui venait de voler un mouchoir.

—Eh! mon Dieu, dit le banquier avec bonhomie, il ne faut pas trop le charger... nous avons tous commencé petitement!

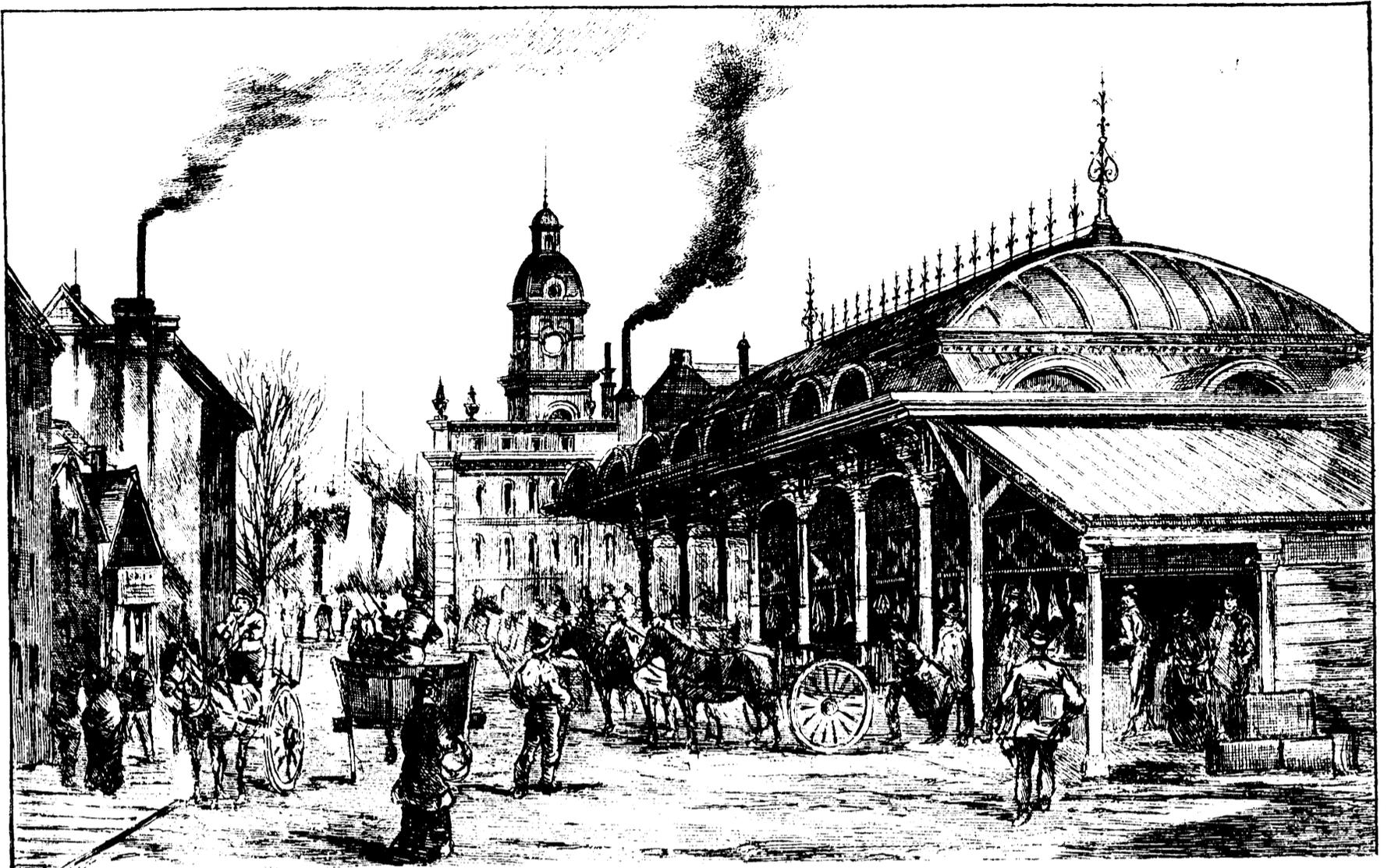
On demandait à Vier, en parlant d'un individu de sa connaissance, dont le langage est aussi grossier qu'incorrect:

—Pourquoi donc cet animal-là a-t-il joint à son commerce de cuir celui des fourrages?

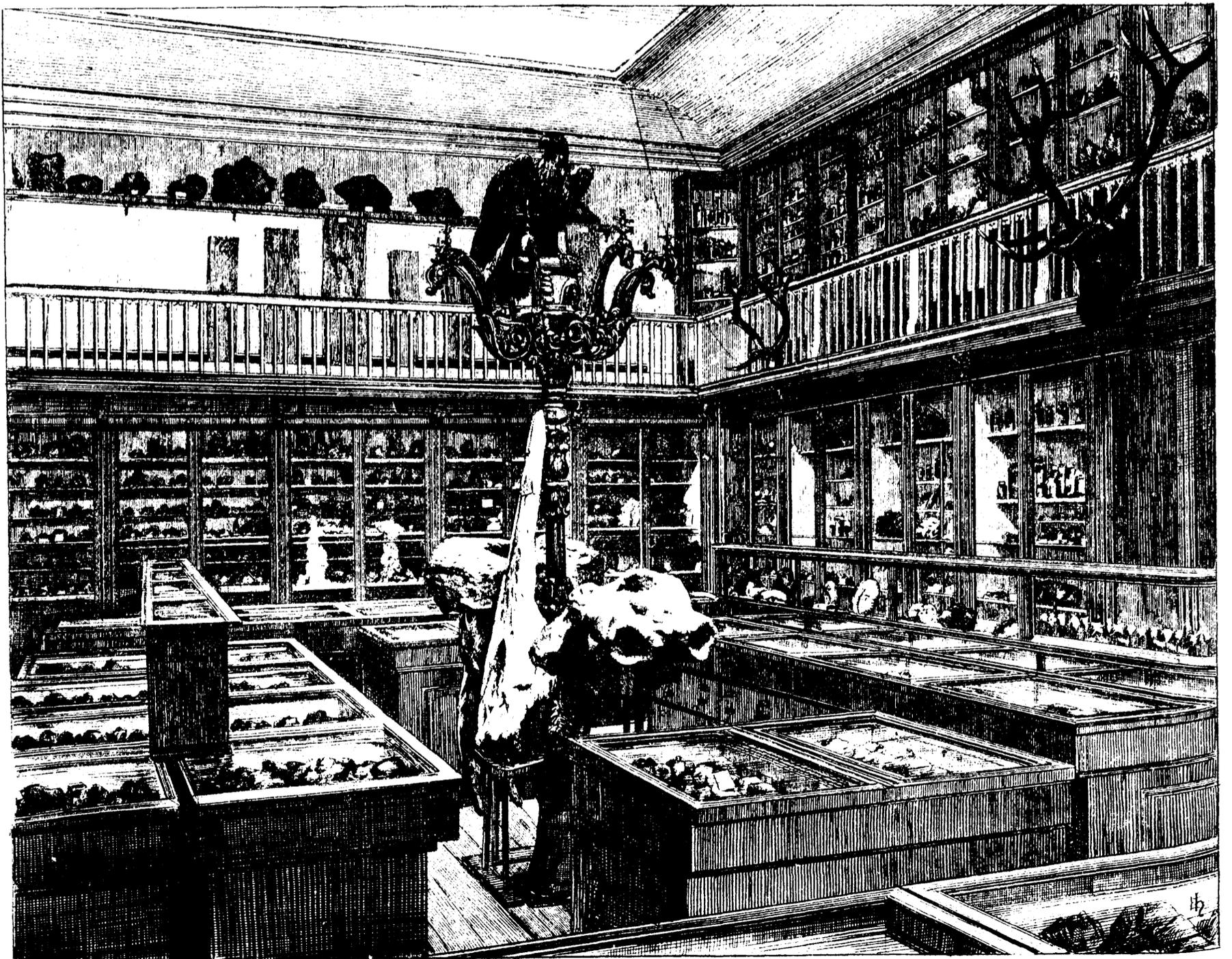
—C'est qu'on ne peut pas toujours parler; il faut manger aussi!

A propos de la nouvelle pièce de l'*Ambigu*, on rappelait le trait de Turenne qui dormait du sommeil du juste, la veille d'une bataille.

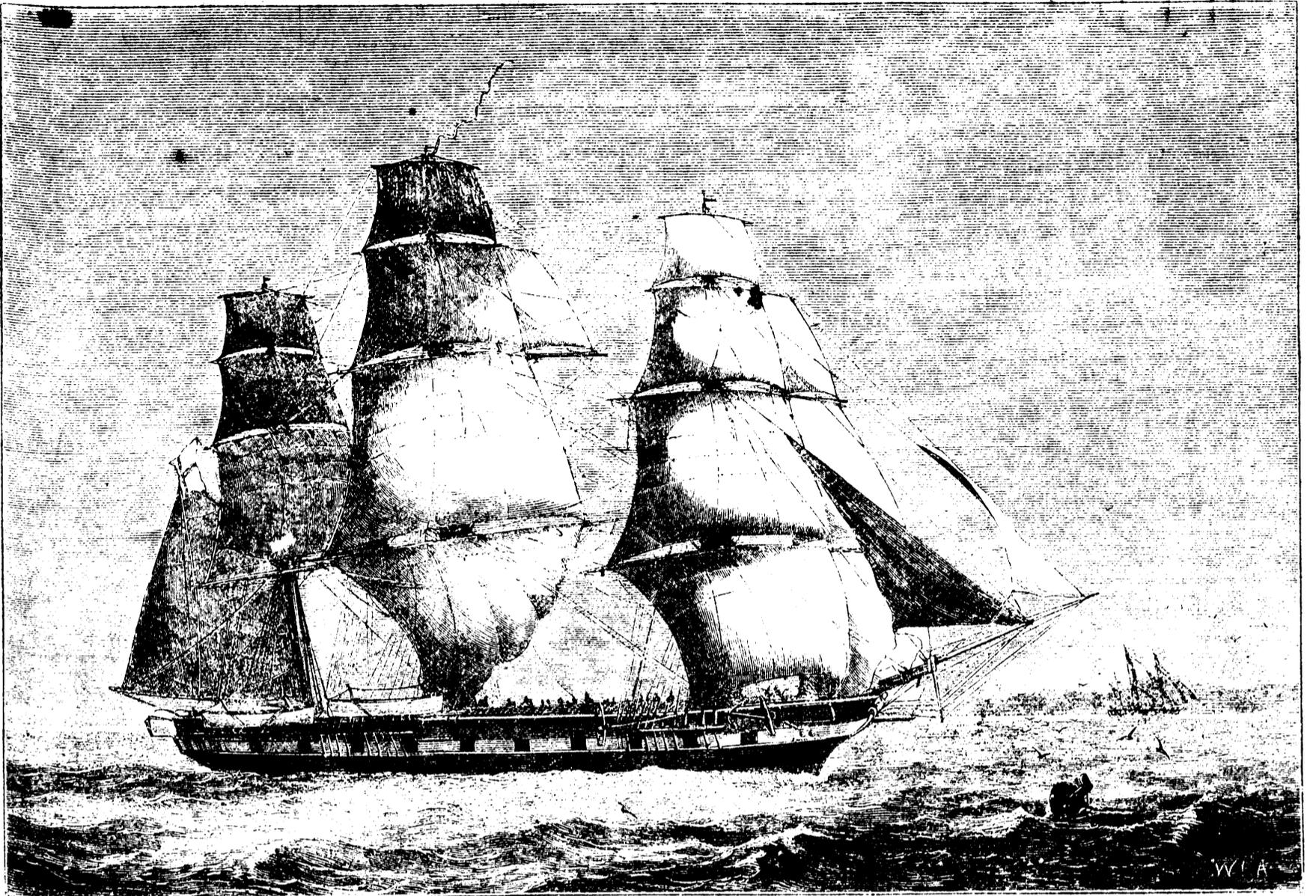
—Ça ne m'étonne pas, dit un gamin; car je sens que je serais bien plus brave, la veille d'une bataille, que le jour même!



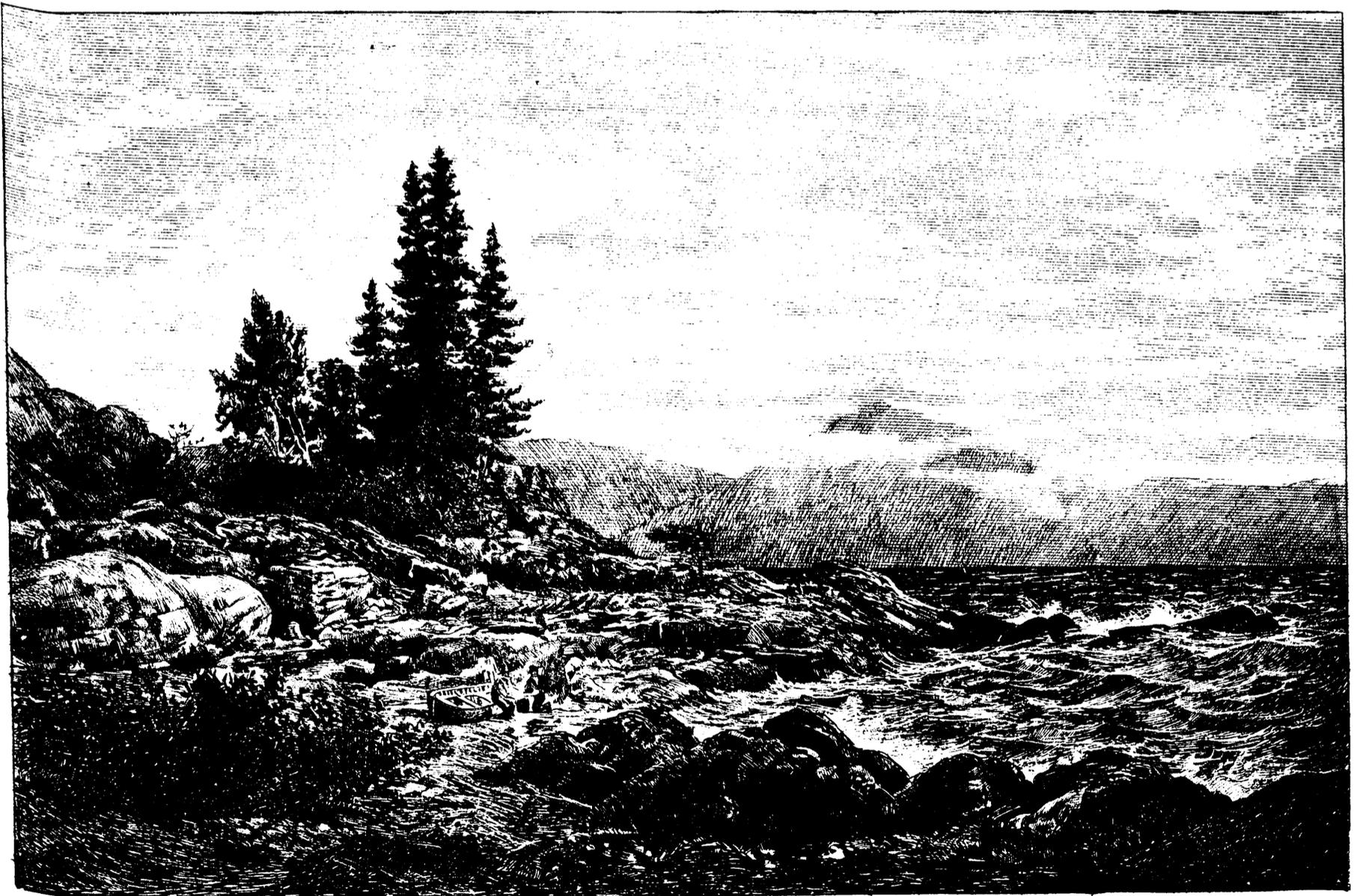
MONTREAL—LE MARCHÉ (SAINTE-ANNE) AUX POISSONS



MONTREAL.—LE MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE, UNIVERSITÉ MCGILL



LE VAISSEAU-ÉCOLE L'ATALANTA SUPPOSÉ PERDU



VUE DU CAP ROUGE DE L'ILE AUX FLEURS



## LETTRE D'ITALIE

LE COUVENT DE CORBARA

ROME, 17 avril 1880.

Au moment où vous recevrez cette lettre, le P. Didon sera certainement déjà arrivé en Corse, où, suivant les ordres du général des Dominicains, il va passer quelque temps au couvent de Corbara.

Je l'ai vu le jour même de son départ : je venais de lire dans un journal de Paris un entrefilet annonçant la mesure disciplinaire qui lui avait été infligée et je tenais à connaître la vérité à ce sujet. Le meilleur moyen de l'apprendre était sans contredit de s'adresser directement au P. Didon. C'est ce que je fis. Je me rendis donc au couvent de la Minerve, où je rencontrai le P. Didon dans le corridor conduisant à sa cellule, au moment même où il allait sortir.

Je me présentai en quelques mots et lui exposai le but de ma visite et mettant sous ses yeux l'entrefilet en question.

— Autorisez-vous à démentir la nouvelle ? lui dis-je.

Il lut fort attentivement quelques lignes puis me répondit en souriant.

— Il n'y a rien à démentir mon cher monsieur : tout est vrai ; la nouvelle et les détails qui l'entourent sont de la plus scrupuleuse exactitude.

— C'est donc une punition...

— Vous l'avez dit. Je pars ce soir à dix heures.

Nous sortîmes ensemble du couvent, et je l'accompagnai rue della Panetteria, où il allait voir un de ses amis. En route, nous causâmes de sa disgrâce, nous causâmes, j'emploie ce mot à dessein. Le P. Didon m'a, en effet, parlé franchement, cordialement, et s'est exprimé sur son cas d'une façon telle, qu'on aurait pu croire que la mesure de rigueur dont il était l'objet, ne l'atteignait en aucune façon, on eût dit véritablement qu'il ne s'agissait pas de lui.

— Ah ! c'est qu'il y a de la discipline chez nous ! On me mande de Paris : j'arrive aussitôt : trois jours après, on m'annonce que je dois faire mon paquet et aller respirer l'air de la Corse. Vous voyez, la chose est ou ne peut plus simple. Il n'y a qu'à obéir. Mon paquet est déjà fait : il n'est pas gros du reste, et ce soir même je "file."

— Mais, en somme, de quoi vous accuse-t-on ?

— On ne me l'a pas dit et on n'était pas tenu de me le dire.

— Et Léon XIII, qui paraît si conciliant...

— Le Saint-Père n'en sait peut-être rien. Quand le colonel d'un régiment doit punir un inférieur, il ordonne et l'inférieur obéit. C'est là mon histoire, mon cher monsieur. Je croyais parler le langage de l'Évangile, je croyais pouvoir démontrer les harmonies profondes de l'enseignement du Christ et des aspirations des peuples. Je voulais concilier la foi avec la science, rapprocher les fidèles des infidèles, sous la lumière rayonnante de l'esprit de Dieu. C'était, paraît-il, un sujet trop délicat et auquel il ne fallait pas toucher, et comme on veut que je ne l'oublie pas, on m'envoie en Corse pour me donner le temps de bien graver cela dans ma mémoire.

— Mais la voie est tracée et, sans doute, elle sera suivie.

— Peut-être. Cependant, je le regretterais au fond, car l'exemple qu'on vient de donner me porte à croire que cela amènerait des scissions.

— Votre disgrâce va avoir certainement du retentissement en France.

— Je le regretterais encore. Je tiens cependant à ce que l'on sache que je me soumettrai toujours et pour tout aux ordres de mes supérieurs.

Nous étions arrivés à la rue Panetteria : nous nous serâmes affectueusement la main et nous nous séparâmes.

\* \*

On ne saurait trop féliciter le P. Didon de la résolution qu'il a prise. En effet, c'est le propre des grands esprits de se

soumettre, quand l'orgueil ne dépasse pas le talent. En partant pour la retraite qui lui a été assignée par son supérieur, le P. Didon ne peut que gagner dans l'estime de ceux qui ont entendu sa voix éloquente, soulevant l'auditoire, enlevant les sympathies...

L'exil le grandira, l'exil ! car c'est bien un lieu de deuil pour lui, qu'un couvent relégué sur une colline de la Corse, entouré de quelques hameaux déserts ! Quelque résignation qu'il mette à s'incliner, la transition est brusque : de Paris à Pigna ! de la Trinité à l'église de Corbara !

Il ne faudrait pas que l'imagination parisienne poussât trop loin les suppositions fâcheuses : qu'on n'aille pas lancer le P. Didon dans un de ces maquis fantasmagoriques, hérissés d'escopettes et de stylets d'où il ne sortirait que par miracle. Rassurez-vous : il n'aura pas besoin, pour cette fois, de se vouer à saint Léon, à saint Loup ou à sainte Geneviève.

Il est un proverbe, un dicton, comme vous voulez, qui fait de la Balagne le jardin de la Corse et de Pigna le jardin de la Balagne.

Le couvent des Dominicains est situé précisément sur la limite du territoire de ce petit village.

Mignon—étrange réminiscence quand on parle d'un serviteur de Dieu. Mignon avait trouvé en cet endroit la réalisation de son rêve ; partout des citronniers, partout des orangers, partout des oliviers. Et contrairement à l'habitude de leurs compatriotes, les habitants sont les plus paisibles du monde.

A quelques pas au-dessus du couvent est le mont Saint-Angelo, d'où l'on peut oublier pour quelques instants les Champs-Élysées et le jardin des Tuileries ; point de statues, point de monument c'est vrai, mais la nature a voulu compenser ce que la main de l'homme n'a pas encore fait.

Je viens de dire que les habitants de cette contrée sont très calmes. Autrefois, ils avaient, en outre, la réputation d'une excessive simplicité. On raconte, en effet, qu'un jour, ces braves gens se prirent de querelle avec les habitants de la ville voisine, au sujet d'une de ces tours placées çà et là sur le rivage de la Corse. Ils n'avaient pas encore d'avocats. Si c'était aujourd'hui !—Ils résolurent donc de se rendre eux-mêmes justice Corse. Ils ramassèrent tout ce qu'il y a de cordes dans le village pour... pendre leurs ennemis !—Non.—Ils s'élançèrent vers... la tour, la tent et... Les cordes se tendent.—Jugez de leur joie quand ils s'aperçoivent qu'ils avancent : ils croient que la tour les suit. L'idée que les cordes pouvaient s'allonger ne leur passa jamais par la tête ; ils finirent cependant par comprendre quand tout se rompit et qu'ils se trouvèrent à terre. L'histoire ne nous dit pas s'ils se corrigèrent : mais ce que je puis vous affirmer, c'est qu'ils peuvent, en fait de naïveté, rendre des points aux Bœtiens de l'antiquité.

Mais revenons au P. Didon et à son couvent.

Si le personnel n'en est pas changé depuis peu, il aura pour compagnon des fils de doges vénitiens et de ministres napolitains ; malheureusement ils sont Italiens et il est Français ; la vie ne sera donc pas des plus faciles pour lui, non pas qu'il y ait antipathie, au contraire ; mais les relations ne peuvent pas être fort agréables quand on ne se comprend que peu ou pas.

Le P. Didon n'est pas le seul personnage de l'ordre qui ait passé par là. Un dominicain fusillé pendant la Commune—son nom m'échappe—fut le premier restaurateur du couvent de Corbara. Le P. Vincent Vonutelli, beau-frère du général Kansler, ministre de la guerre de Pie IX, y a passé de longs jours. C'est là peut-être qu'il a mûri le projet de sa croisade destinée à reconquérir le domaine temporel du Saint-Siège. Fils d'une des plus riches familles de Rome, il aimait beaucoup son souverain, mais il croyait qu'il devait y avoir une fort grande différence entre la manière de penser et d'agir de saint Pierre et celle de ses successeurs.

Il n'était sans doute pas éloigné des idées du P. Didon et les mêmes vues ont

ent pour tous deux les mêmes conséquences.

Espérons cependant que le général de l'ordre, le P. Larocca, ne vaudra pas laisser trop longtemps enseveli dans le silence l'illustre disciple de Dominique, et que bientôt il nous sera permis de le revoir au milieu de nous, comprenant plus sainement qu'il ne l'a fait, les devoirs et la mission d'un grand orateur chrétien. X.

Le *Globe* (de Londres) raconte une histoire bizarre qui donne une idée de l'immensité du palais d'Hiver et des facilités qu'il offre aux mal intentionnés :

Du temps de Nicolas, père du czar actuel, un certain nombre de sentinelles furent placées sur les toits du palais pour veiller contre le feu ou les malfaiteurs.

Trouvant que la température là-haut n'était pas aussi agréable qu'on pouvait le désirer, cette garde permanente finit par trouver le moyen de monter sur le toit des matériaux pour construire des guérites ou des cabanes, qui furent installées sous le couvert des cheminées.

Les troupiers parvinrent à s'établir si commodément et si confortablement, que ceux d'entre eux qui étaient mariés songèrent qu'avec l'énorme espace dont ils disposaient, ils pourraient se mettre bien plus à leur aise.

En conséquence, les femmes et les familles, les unes après les autres, trouvèrent le moyen de se hucher sur les plates-formes impériales. Plusieurs des célibataires, devant cette occasion tentante de s'établir économiquement, prirent femme aussi, et, au bout de quelque temps, une colonie considérable s'était formée.

On ne saurait dire jusqu'à quel point ce village parasite se serait développé, car les familles amenèrent des animaux domestiques. La volaille se multiplia d'une façon surprenante, les chèvres devinrent si nombreuses et si prospères dans cette atmosphère vivifiante, qu'à la fin l'idée vint à la colonie qu'elle pourrait ajouter une vache à la basse-cour.

Nous ne savons comment l'animal fut hissé, mais le fait est que cela arriva et fut la cause de la ruine de la colonie. Les mugissements de la vache frappèrent les oreilles officielles, qui provoquèrent une enquête, dont le résultat fut la destruction de la petite société aérienne.

On disait à cette époque que l'empereur de Russie avait si peu confiance pour sa sécurité personnelle, que personne ne savait jamais dans quelle chambre il irait dormir.

On tenait toujours un certain nombre de chambre à coucher prêtes et innocentes, et, au moment d'aller se reposer, le czar se glissait mystérieusement dans l'une d'elles qu'il venait de choisir à l'instant même.

## PLUS DE TEMPS DE GENE

Cessez de tant dépenser pour beaux habillements et riche nourriture, contentez-vous d'une bonne et saine nourriture, de vêtements à meilleur marché ; procurez-vous plus des choses indispensables et absolument nécessaires à la vie en général, et particulièrement cessez de requérir les services si dispendieux des charlatans ou de faire un si grand usage de ces médecines sans valeur qui ne font que du mal et enrichissent les propriétaires, mais placez votre confiance dans ce remède simple et pur—les Amers de H-ablon—qui guérissent toujours et ne coûtent qu'une bagatelle—vous verrez des temps meilleurs tout en jouissant d'une bonne santé. Essayez-le une fois. Voir une autre colonne.

## MÈRES ! MÈRES !! MÈRES !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? Si l'enfant est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

## La Panacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vivifiera infailliblement le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulagera plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable.

Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (sucré si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

## Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus délicat. Cette très précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillible contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

1 Les abonnés qui ne collectionnent pas L'OPINION PUBLIQUE pour la faire relier nous obligeraient beaucoup en nous envoyant les Ns. 1 et 10 de cette année, que nous voulons bien payer à raison du prix d'abonnement.

## Morte pour s'être serré les pieds

Oyez, mesdames, dit *Gil Blas*, la triste fin de miss, et ayez un pleur pour ce martyr de la mode.

Miss G..., demoiselle d'honneur de la reine Victoria, assistait dernièrement à Londres au mariage d'une de ses amies. Cette jeune personne, miss G... était fort belle, habituée à se mettre avec goût ; mais elle avait la dangereuse manie de se chauffer si étroitement, qu'en vérité, on ne sait comment elle obtenait l'équilibre en marchant. Au mariage de son amie, elle dut briller au premier rang, comme demoiselle d'honneur. La cérémonie était longue, fatigante, comme le sont ces sortes de fêtes. Épuisée de lassitude, miss G... ne s'efforça pas moins de résister au bruit, à la chaleur, à toutes les douleurs d'un encombrement meurtrier. Mais une douleur plus grande la fit, vers la fin de la cérémonie, chanceler et pâlir.

Peu à peu elle s'incline, pousse un soupir et tombe. On se hâte de la transporter dans une autre pièce. L'évanouissement persiste. On la dépouille de ses robes, on la délace, et la vie ne revient pas.

Enfin on s'avise de la déchausser, on arrache avec peine la soie qui étrangle ses pieds. Miss G... pousse alors un soupir et meurt en disant : "C'est l'émotion d'avoir vu la mariée." Le médecin déclara qu'elle était morte, non pas du plaisir excessif d'avoir vu la mariée, qu'elle voyait tous les jours à la cour de la reine, mais d'une congestion cérébrale produite par le reflux au cerveau du sang comprimé par les bottines. Le mot de miss G... est sublime, il efface celui d'Aria : *Non dolet*.

Dans certains pays d'Europe, et notamment en Suède, on est parvenu, sinon à faire disparaître la plaie de l'intempérance, du moins à en supprimer les plus grossiers abus. La fabrication ainsi que le débit des liqueurs est permise, mais sous des restrictions telles qu'on ne peut en faire une spéculation. C'est-à-dire que cette industrie est sous l'intendance d'employés du gouvernement, de même que toutes les branches de l'administration publique. Le privilège de l'exercer est accordé exclusivement à une seule compagnie dans chaque ville ou village. Cette compagnie n'en réalise les bénéfices pour elle-même qu'au montant de six pour cent sur le capital qu'elle y a mis, le surplus étant versé dans le trésor public. Les actionnaires de ces compagnies ne peuvent eux-mêmes s'occuper du débit des liqueurs, lequel est confié à des personnes dont le salaire est fixé par le gouvernement, de sorte que ni les fabricants, ni les détaillants n'ont aucun intérêt à activer ce commerce. C'est là le trait essentiel de ce système ; c'est sur ce point que pivote toute la réforme déjà opérée à cet égard, réforme qui a produit, ainsi que les faits l'attestent, un bien sensible au point de vue de l'ordre, moral et des bonnes mœurs. En outre, le gouvernement en dérive un revenu très considérable qu'il applique naturellement à l'allègement de l'impôt.

## COMMENT ON OPÉRERA DANS CINQ CENTS ANS

L'application des grandes découvertes de la science aux besoins usuels de la vie, a donné à un journal l'idée de nous montrer comment on opérera dans cinq cents ans :

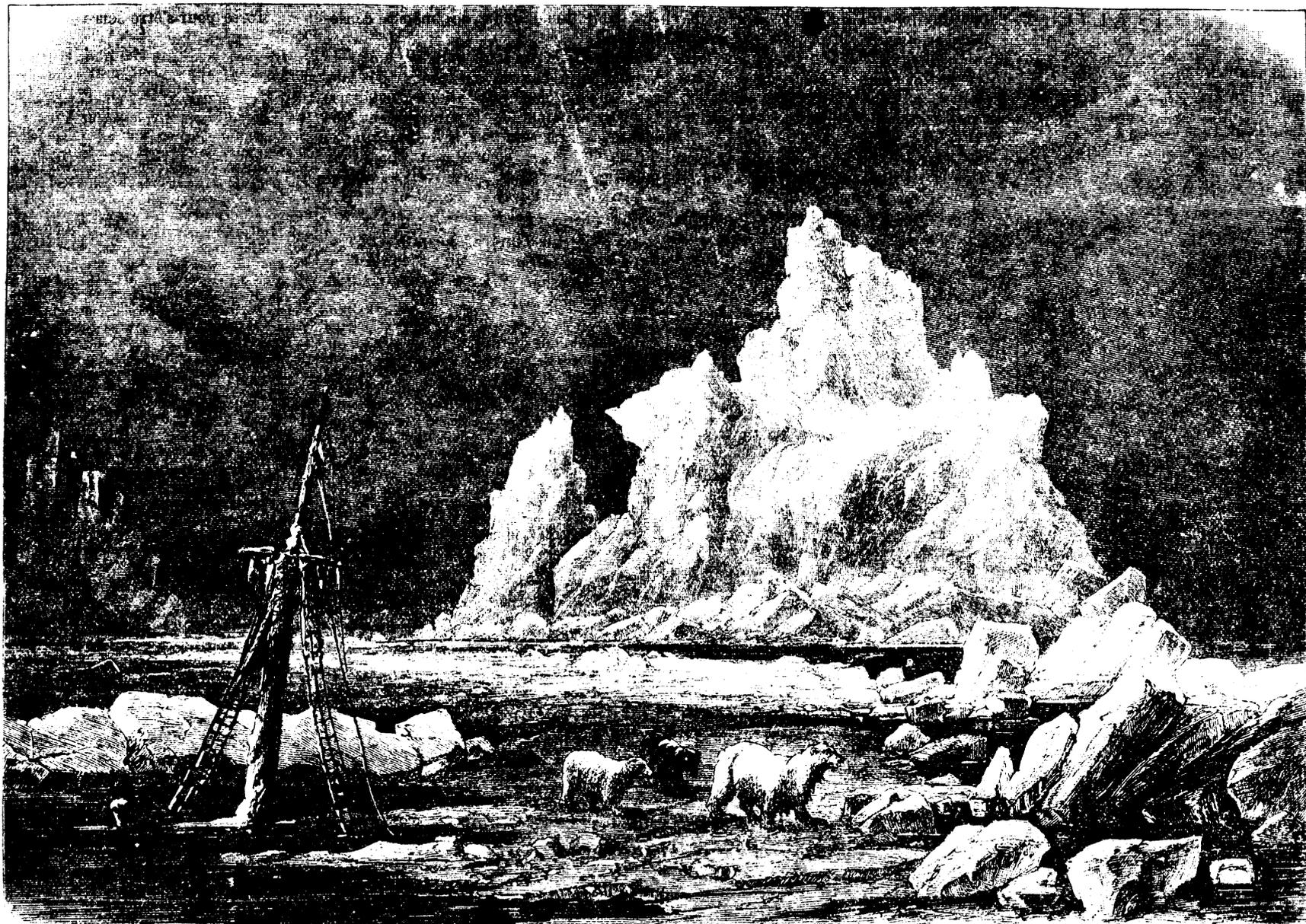
La scène se passe dans le cabinet de travail d'un homme assez âgé, dans une localité quelconque de l'Australie.

Le maître télégraphie à l'officier, et Jean apparaît à l'orifice d'un tube dans lequel il a été monté par une machine à air comprimé.

— Jean, allez dans la remise et gonflez le ballon de famille : ma femme et ma fille s'élèveront vers quatre heures pour aller à Calcutta, chez M. Kohnsor, où elles sont invitées à un bal. Puis, brossez bien mon petit ballon et gonflez-le aussi, car il faut que je me rende tout suite à la Bourse, à Londres ; mais je pense être de retour avant quatre heures pour accompagner ma femme et ma fille pendant une centaine de milles. Ces dames rentreront vers deux heures du matin ; mais, comme en ce moment les nuits sont très obscures, vous ferez allumer la lumière électrique par un des singes, de façon qu'elle porte à une distance de deux ou trois cents milles.

Ah ! j'attends demain quelques amis de Hong-Kong et de San Francisco ; n'oubliez pas de télégraphier à Chevet, à Paris, pour lui commander des pâtés à la Napoléon XVIII, et le prévenir que nous les voulons tout chauds à cinq heures et demie.

Cette fantaisie sur la manière de vivre de l'avenir, qui nous fait sourire aujourd'hui, est peut-être au-dessous de ce qu'elle sera réellement dans cinq siècles.



MONTAGNES DE GLACE



FORMATION DE GLACIERS DANS LES MERS DU NORD

CHOSSES ET AUTRES

—La découverte de la vaccination romonte, dit-on, au 14 mai 1796.

—La fondation de Montréal date du 15 mai 1642.

—Daniel O'Connell est mort le 15 mai 1842.

—En Allemagne, la population croît d'environ un million d'âmes par an.

—Le monument à la mémoire du prince impérial, sur le lieu de sa mort, est terminé.

—Le prince Léopold voyagea en Amérique sous le titre du duc d'Albany, par ordre de la reine.

—Le journal le *Vingt-quatre Juin* sera mis prochainement sous presse. Il sera tiré à quinze mille exemplaires.

—Des chargements extraordinaires de foin passent par le port de Saint-Jean, P. Q., en route pour les Etats-Unis.

—Son Excellence le gouverneur-général et S. A. R. la princesse Louise ont sauté les glissières sur un radeau.

—Le marquis de Ripon, le nouveau vice-roi des Indes, est le premier catholique appelé à ce poste important.

—MM. Berger et Beique, les entrepreneurs-propriétaires de l'aqueduc de Saint-Cunégande, commenceront les travaux de Saint-Henri vers la fin du mois.

—L'Université-Laval de Québec a conféré le titre de docteur ès-lettres à Mgr Raymond et celui de docteur ès-sciences à M. l'abbé L. Provencher.

—Trois vaisseaux de guerre anglais ont bombardé la ville de Balinga, parce que le roi a refusé compensation pour mauvais traitement infligés à des sujets anglais.

—M. Henri Parent, fils de feu Etienne Parent, ancien sous-secrétaire d'Etat, a été nommé ingénieur des canaux de Lachine, Beauharnois et Chambly.

—On annonce en Angleterre la conversion au catholicisme de la comtesse de Strathmore, mariée au très hon. Claude Bowes Lyon, l'un des pairs d'Ecosse.

—Il paraît que MM. Yuile se proposent d'établir leur verrerie à Montréal, au lieu de Saint-Jean, dont ils n'espèrent pas recevoir l'aide qu'ils ont demandée.

—On croit que lord Beaconsfield acceptera la pension ordinaire des ministres, £2,000 par année, offerte à ceux qui n'ont pas de ressources suffisantes.

—Le gouvernement français a reçu de M. Gladstone l'assurance que son gouvernement espérait n'avoir que de bons rapports avec la France.

—Une allocation de \$250,000 est proposée au congrès américain pour l'amélioration du Sault Ste-Marie, à la condition que le canal soit libre de péage.

—Le gouvernement provincial a, paraît-il, l'intention d'établir plusieurs cantons nouveaux entre Saint-Raymond et le lac Saint-Jean, le long de la ligne du chemin de fer.

—On nous dit que, si les religieux sont chassés de France, les novices canadiens, maintenant au couvent des Pères Dominicains, à Flavigny, viendront terminer leur noviciat à Saint-Hyacinthe.

—Le *Mail* vient de publier un article fort élogieux et très sympathique aux Canadiens-français à propos de la prochaine célébration de la grande fête nationale du 24 juin à Québec.

—La population du Chili est aujourd'hui de 2,315,284 habitants, sans y comprendre les 44,000 Indiens qui habitent l'Araucanie, la Patagonie, et la Terre de Feu.

—La reine Victoria, impératrice des Indes, vient de décorer le R. P. Lafon, jésuite, recteur du collège de Saint-François à Calcutta, de l'ordre de l'Empire indien.

—On apprend que la compagnie de vapeurs océaniques de Montréal est décidée de transporter ses affaires à Sorel si des troubles survenaient ici comme à Québec. Que les journaliers du port considèrent donc d'abord leur propre intérêt.

—La ville de Saint Hyacinthe aura un jardin public cet été. Il est aussi question d'y bâtir un théâtre. On croit pouvoir réaliser par des souscriptions la somme de \$2,500 nécessaire à cette fin.

—Le corps d'un Canadien-français, nommé Joseph Corriveau, a été trouvé décapité sur la voie ferrée du Grand-Tronc à un quart de mille à l'ouest de Port-Hope. On a retrouvé la tête un demi-mille plus loin. Le défunt était employé par M. Boyd.

—Des négociations ont été entamées entre la cour de Russie et celle du Vatican au sujet du rétablissement de la hiérarchie catholique dans l'empire. M. Molosoff représente la cour de Russie, et le nonce Jacobino celle du Vatican.

—Son Excellence le comte de Premio-Réal, consul général d'Espagne, a eu la générosité de faire don de six exemplaires d'un splendide album de musique de sa propre composition, au couvent de Jésus-Marie à Sillerie, Québec.

—Un correspondant de Saint-George (Baucé) dit qu'on a commencé les travaux aux mines d'or de la compagnie Goldring. Une vingtaine d'hommes y sont employés en ce moment et aussitôt que les eaux seront un peu plus basses 150 hommes trouveront de l'emploi à ces mines.

—Le sympathique auteur de la *France aux colonies*, M. Rameau—le meilleur ami du Canada en France—prendra part à la démonstration nationale du 24 juin à Québec. Il y a déjà plus de vingt ans que M. Rameau a visité notre pays, dont il a parlé d'une façon à la fois si judicieuse et si honorable pour le Canada.

—Des citoyens de Québec viennent de souscrire 1,252 piastres 75 cents pour aider à payer les dépenses de la célébration du 24 juin prochain. C'est généreux. La liste commence par M. Willis Russell, \$100; Mgr l'archevêque Taschereau, \$50; Son Excellence le lieutenant-gouverneur Robitaille, \$50; les Ursulines, \$50, etc.

—Dans la correspondance parisienne du *Times*, au milieu de nombreux détails sur le professeur Nordenskjöld, nous trouvons cette curieuse anecdote: — Un voyageur causait avec un habitant de la Sibirie, lui disait:

—Vous avez un bon climat, un sol excellent, de larges rivières, mais il vous manque ce qui est indispensable à la prospérité d'un pays, c'est-à-dire les efforts variés de l'intelligence humaine.

—Vous vous trompez, répliqua le Sibérien; la Sibirie est une des contrées qui renferment le plus d'hommes intelligents; car, dès qu'il s'en trouve un en Russie, l'empereur Alexandre se hâte de nous l'envoyer.

C'était pendant le séjour du grand-duc Alexis à New-York. Les reporters avaient vainement essayé de pénétrer dans son intérieur.

Enfin, l'un d'eux se laissa un soir enfermer dans les appartements du grand-duc, sans être aperçu, et resta toute la nuit dans sa chambre à coucher, blotti sous une table. Grande fut la surprise du grand-duc, lorsqu'il lut le lendemain dans un journal, à quelle heure il rentrait, ce qu'il buvait et faisait avant de se coucher, comment il se déshabillait, quand il éteignait sa lumière, de quel côté il se couchait d'abord, s'il s'endormait tout de suite, s'il ronflait, s'il criait, à quelle heure il se levait, etc. Ce numéro eut un succès extraordinaire, et le grand-duc rit cordialement, lorsque le jour suivant, à la table d'hôte, le correspondant lui raconta toute l'histoire.

—Oh! héros du journalisme! s'écria le grand-duc à la fin du récit.

Un de nos bons égoïstes voyant un de ses amis en proie à une quinte de toux:

—Je suis désolé de vous voir tousser comme cela, lui dit-il, d'un ton pénétré.

—Vous êtes vraiment trop bon, cher ami.

—Oh! ce n'est pas que je suis bon; c'est que, de voir tousser, ça me fait tousser aussi!

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 20 mai 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue St-Catherine.

Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 216.—MM. J. W. Shaw, M. Toupin, Montréal; X. Beaujeu, Berthier.

Problème No. 217.—MM. M. Lalandry, New-York; F. Dugas, N. O. Paquin, Montréal; N. P., Sorel; Un ami des Échecs, Ottawa; A. C. Saint-Jean.

NOUVELLES

—Le match entre MM. Rosenthal et Zukertort est commencé le 3 courant.

—Nous avons eu le plaisir de recevoir une livraison du *Chess Monthly*; nous ne pouvons que faire des éloges de cette revue; les propriétés n'ont rien négligé pour en faire un journal de première classe; d'ailleurs, le nom de M. Zukertort était un grand du succès. Nous engageons nos amateurs qui tiennent à s'amuser à cette revue, où ils trouveront nombre de problèmes choisis, d'analyses savantes et de parties des grands maîtres, annotées avec soin. Adressez: *Chess Monthly*, 18, Tavistock street, Covent Garden, W. C., London (England).

—Le nom de M. J. W. Shaw, Montréal, qui a été mentionné plusieurs fois dans nos colonnes d'échecs, rappelle un fait intéressant. Le capit. O'Farrell de cette ville, un des plus habiles joueurs d'échecs du Connecticut, nous informe que M. Shaw est une ancienne connaissance; la rencontre eut lieu en 1861, sur l'écran atlantique. Le capitaine se rendait en Amérique à bord du steamer *Anglo-saxon*; un des passagers cherchait un compagnon pour faire la partie d'échecs. Le capitaine, qui s'appelait alors Pat. O'Farrell tout court, se présenta à lui et fut accepté. Nombre de parties furent jouées durant la traversée, et le capitaine en a gardé bonne mémoire; les défaites et les succès furent écrits de part et d'autre, et M. O'Farrell dit que la connaissance de M. Shaw est l'un des souvenirs les plus agréables de sa vie. —*Hartford Times*.

—Le résultat actuel de ce tournoi est le suivant:

Échiquier. Montréal.		Québec.		Gagnés.	
A.....	Workman.	Sanderson.	Remise.		
B.....	Skate.	Dr. Hinchey.	Skate.		
C.....	Ascher.	Barke.			
D.....	W. H. Hicks.	Ledaire.	Remise.		
E.....	Barry.	Sanderson jun.	Remise.		
F.....	Dr. Howe.	Bradley.			
G.....	Baker.	Hill.	Remise.		
H.....	Henderson.	Ledroit.	Remise.		
J.....	F. Hicks.	Pope.			
K.....	Pinehault.	Blackston.	Blackston.		
L.....	Shaw.	Champion.	Champion.		
M.....	Watkins.	Andrews.			

M. le Dr Howe et M. Watkins n'ont pu assister à la deuxième séance, et M. Ascher doit se rendre à Québec pour terminer sa partie.

—Peu de personnes savent dans quelle circonstance fut jouée, en Russie, la première partie d'échecs par correspondance. Nous trouvons le récit suivant par Basarguine, l'un des conspirateurs de 1825, dans le *FLYER*, publié par Bartoloni:

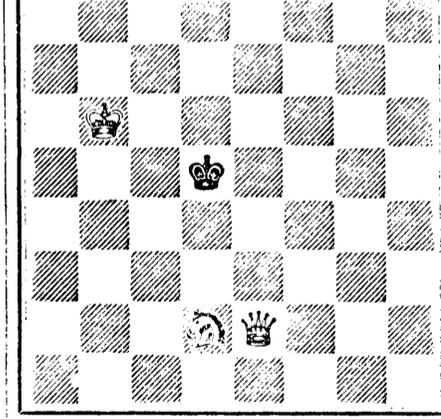
—Après ma condamnation je fus enfermé, dit-il, dans la forteresse de Petropavlovsk. J'avais pour voisin un chevalier-garde du nom de Louine, avec lequel nous faisons tous les jours des parties d'échecs. Nous avions chacun des échiquiers et un jeu d'échecs; nous nous communiquions les coups au moyen d'un alphabet mural particulier que Bestoueff avait imaginé. La partie durait parfois deux ou trois heures; elle était d'autant plus intéressante qu'il ne pouvait y avoir de grosses fautes d'attention, et que nos prisonniers de mer ne force, ce qui augmentait notre plaisir.

En Sibirie, le jeu des échecs est très répandu. Une foule d'indigènes, faisant partie de la population des Bouriates, de race Touranienne, et habitant autour de Tchita, entourent la table sur laquelle Troubezkoff et Valkovsky, deux exilés, jouaient aux échecs. Un jour, l'un de ces hommes demanda à jouer et battit nos meilleurs joueurs. Ces indigènes prétendent que les échecs leur sont connus depuis fort longtemps, et que ce sont les Chinois qui le leur ont enseigné. —*Schakmatni Listok*.

PROBLÈME No. 229

Composé pour *L'Opinion Publique* par M. FAYSSÉ, père, Beauvoisin (Gard), France.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 216.

(Prière d'ajouter au Pion Blanc à 4e T.R.)

Blancs. Noirs.

1. F 7e D. 1. R 5e C.

2. Mat selon le coup des Noirs.

Solution du problème No. 217.

Blancs. Noirs.

1. F 1er F. 1. R 5e C.

2. D 6e T. 2. R 6e T.

3. D fait mat.

120e PARTIE

Jouée récemment en Russie entre M. le comte A. Teiberg, ministre de la cour de Russie, et M. le prince Dadian de Mingrelie.

Gambit Ecosseais.

Blancs.		Noirs.	
M. le comte ADELBERG.		M. le prince DADIAN DE MINGRELE.	
1. P 4e R.		1. P 4e R.	
2. C 3e F R.		2. C 3e F D.	
3. P 4e D.		3. P pr C.	
4. C pr P.		4. C pr C.	

5 D pr C.	5 C 2e R.
6 F 5e C R.	6 P 3e F R.
7 F 4e T R.	7 C 3e F D.
8 D 3e R.	8 P 5e C D, échec
9 P 3e F D.	9 F 4e T D.
10 D 3e F R.	10 Roquent.
11 F 4e F D, échec.	11 R 1er T.
12 F 2e R.	12 C 4e R.
13 D 5e T R.	13 P 3e C R.
14 D 6e T (α).	14 C 2e F R 11
15 F pr P, échec.	15 D pr F.
16 D pr T, mat.	

(α) Très bon coup qui tend un piège dans lequel les Noirs tombent.—*Stratégie*.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

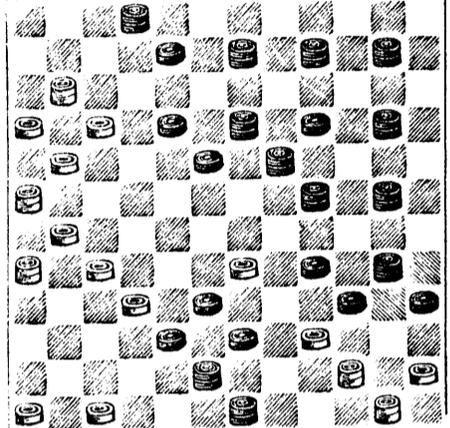
AUX CORRESPONDANTS.

Solutions justes du Problème No. 214

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H. Denis, Batisseau.—Un Amateur.

PROBLÈME No. 216

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield, Mass.



BLANCS. Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 214

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
61 à 55	16 à 25
22	45
39	1
55	43
67	56
33	66

1 et gagnent.

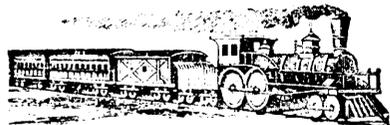
Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 14 mai 1880.

FARINE		\$ c.		\$ c.	
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs		3 10	3 20		
Farine d'avoine		2 00	2 25		
Farine de blé d'Inde		1 60	1 90		
Sarrasin		2 00	2 25		
GRAINS					
Blé par minot		1 50	1 70		
Pois do		0 20	0 50		
Orge do		0 75	0 90		
Avoine par 40 lbs		0 35	0 40		
Sarrasin par minot		0 45	0 50		
Mil do		1 00	1 05		
Lin do		2 50	2 75		
Blé d'Inde do		0 70	0 75		
LAITIÈRE					
Beurre frais à la livre		0 25	0 30		
Beurre salé do		0 20	0 22		
Fronage à la livre		0 14	0 16		
VOLAILLES					
Dindes (vieux) au couple		1 75	2 00		
Dindes (jeunes) do		0 10	0 00		
Oies au couple		1 00	1 20		
Canards au couple		0 60	0 75		
Poules do		0 50	0 60		
Poulets do		0 08	0 00		
LÉGUMES					
Pommes au baril		3 50	4 00		
Patates au sac		0 45	0 50		
Fèves par minot		1 20	1 40		
Oignons par tresse		0 04	0 05		
GIBIERS					
Canards (sauvages) par couple		0 50	0 60		
do noirs par couple		0 60	0 80		
Plevriers par douzaine		0 00	0 00		
Bécosses au couple		0 00	0 00		
Pigeons domestiques au couple		0 20	0 25		
Perdrix au couple		0 00	0 00		
Tourtes à la douzaine		0 00	0 00		
VIANDES					
Bœuf à la livre		0 05	0 10		
Lard do		0 09	0 10		
Mouton do		0 08	0 10		
Agneau do		0 10	0 12		
Lard frais par 100 livres		6 50	7 00		
Bœuf par 100 livres		5 50	6 00		
Livres		0 20	0 25		
DIVERS					
Sucre d'éralle à la livre		0 08	0 10		
Sirop d'éralle au gallon		0 20	0 100		
Miel à la livre		0 08	0 12		
Œufs frais à la douzaine		0 10	0 11		
Haddock à la livre		0 05	0 06		
Saindoux par livre		0 08	0 10		
Peaux à la livre		0 00	0 05		

Marché aux Bestiaux

Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs	\$ 33 00 à 4 00
Bœuf, 2me qualité	2 75 à 3 75
Vaches à lait	15 00 à 25 00
Vaches extra	25 00 à 40 00
Veaux, 1re qualité	4 00 à 5 00
Veaux, 2me qualité	2 00 à 3 00
Veaux, 3me qualité	1 00 à 2 00

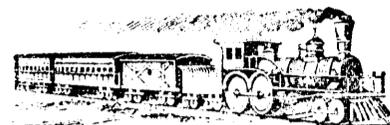


# CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

## AVIS

A commencer du QUINZE de MAI, des billets d'excursion seront vendus à moitié prix de la première classe, bons pour revenir de Hull et de toutes les stations intermédiaires par le premier convoi le lundi matin, et de Québec et de toutes les stations intermédiaires par le convoi du dimanche soir.

L. A. SÉNÉCAL,   
Surlintendant-général.



# CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

## AVIS

A commencer de DIMANCHE le QUINZE de MAI, et les dimanches suivants, jusqu'à ordre contraire, un convoi "express" avec un wagon palais, partira d'Hochelaga pour Québec à QUATRE HEURES après-midi, et un convoi en balade partira de Québec pour Montréal à la même heure, arrivant à 10 30 p.m.

L. A. SÉNÉCAL,   
Surlintendant-général.

# M. G. COSSITT & Frères



Manufacturiers d'Instruments Aratoires

Spécialités : Nouveau Moissonneur Simple, Râteau à cheval (Horse Dumping), "Buckeye" et "Ithaca" d'après le nouveau modèle

Il y a déjà plus d'un quart de siècle que cette maison fit la première fauchonne de fabrication canadienne. Ils ont continué depuis la même besogne. La longue expérience qu'ils ont dans cette branche leur permet d'offrir à leurs pratiques la plus grande valeur pour leur argent, en un même temps que les machines les plus perfectionnées sur le marché. Ayant acheté tout le matériel maintenant en usage dans leurs boutiques avant la hausse de cette année, ils sont en état de pouvoir vendre à aussi bon marché que par le passé. Demandez votre agent dans votre comté, et, s'il n'y en a point, adressez vous alors à

R. J. LATIMER,   
Bureau de M. COSSITT,   
No. 81, rue McGill, Montréal.



# CANAL LACHINE

## Avis aux Entrepreneurs-Mécaniciens

Des soumissions cachetées adressées au soussigné, secrétaire des chemins de fer et canaux, et portant sur l'adresse les mots : "Soumission pour portes d'écluses pour le canal Lachine," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, JEUDI, le troisième jour de JUIN prochain, pour la construction des portes et du mécanisme nécessaires aux nouvelles écluses du Canal Lachine.

On peut en se présentant à ce Bureau, le et après JEUDI, le VINGTIÈME jour de MAI prochain, voir les plans et prendre lecture des conditions et des descriptions nécessaires. On y trouvera aussi des blancs de soumissions.

Les personnes qui désirent soumissionner doivent être munis de tous les outils et du matériel nécessaires à ces travaux, et avoir une connaissance parfaite de ce genre d'ouvrage. De plus elles doivent se tenir pour averties que l'on n'acceptera que les soumissions faites dans les formules, et dans le cas où des associés soumissionneraient, ils devront joindre à leurs signatures personnelles la nature de l'occupation, et la résidence de chacun des membres de la dite société. Un chèque accepté par une banque pour une somme égale à \$250, pour les portes de chaque écluse devra accompagner chaque soumission, et dans le cas où le ou les soumissionnaires refuseraient d'exécuter les travaux au prix demandé par leur soumission, cette dite somme de \$250 sera confisquée.

Les chèques des personnes dont les soumissions n'auraient pas été acceptées, leur seront retournés.

Pour la garantie de la bonne exécution des travaux, là où les personnes dont la soumission sera acceptée, devront, au reçu de l'avis de l'acceptation, déposer une somme de cinq pour cent du montant fixé dans la soumission, au Bureau du Receveur-Général, et ce, huit jours après la date de l'avis de l'acceptation.

Quatre-vingt-dix pour cent sur les estimés des travaux en cours d'exécution seront payés aux entrepreneurs jusqu'à parfait achèvement de l'ouvrage.

Le Département ne s'oblige pas à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,   
F. BRAUN,   
Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et des Canaux,   
Ottawa, 29 mars 1880.



# CANAL WELLAND

## Avis aux Constructeurs de Ponts

Des soumissions cachetées adressées au soussigné (Secrétaire des chemins de fer et canaux), et enrobées : "Soumission pour Ponts Canal Welland," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est, MARDI le 15 JUIN prochain, pour la construction de ponts mobiles et de ponts fixes à différents endroits sur le canal Welland. Les plans pour ces ponts devront être faits en fer et en bois, et ceux pour chaînes de fer devront être faits en fer.

Les plans, spécifications et conditions générales peuvent être vus à ce bureau, le et après LUNDI, le 31 MAI prochain; on pourra aussi se procurer des formules imprimées pour soumission.

Les soumissionnaires devront avoir eux-mêmes tous les instruments, et avoir toutes les connaissances nécessaires à ce genre de travaux; ils devront se rappeler aussi qu'aucune soumission ne sera prise en considération à moins d'être faite strictement selon les dispositions mentionnées sur les formules imprimées, et dans le cas d'une compagnie de porter les signatures, la nature de l'occupation et la résidence de chacun des associés; et à moins que de plus, un chèque de banque accepté, pour la somme de \$250, pour chaque pont, pour lequel un offre est fait, n'accompagne chaque soumission, cette somme ne devant pas être rendue, si les soumissionnaires refusent d'accepter le contrat aux conditions mentionnées sur leur soumission.

Les chèques ainsi envoyés seront rendus à ceux dont les soumissions ne seront pas acceptées.

Pour la parfaite exécution du contrat, le ou les soumissionnaires dont il sera décidé d'accepter les soumissions recevront avis que leurs soumissions sont acceptées, à condition qu'ils fassent un dépôt de cinq pour cent sur le montant du contrat—dont la somme envoyée avec la soumission formera partie—qui devra être mis au crédit du Receveur-Général, dans le délai de huit jours de la date de cet avis.

Quatre-vingt-dix pour cent seulement de la somme due pour ouvrages faits sera payée, tant que tous les travaux ne seront pas complètement terminés.

Ce Département ne s'engage pas, cependant, à accepter la plus basse ni aucune soumission.

Par ordre,   
F. BRAUN,   
Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux,   
Ottawa, 29 mars 1880.



# CANAL WELLAND

## Avis aux Entrepreneurs - Machinistes

Des soumissions cachetées adressées au soussigné (Secrétaire des Chemins de Fer et Canaux), et enrobées : "Soumission pour portes d'écluses, canal Welland," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, JEUDI, le 3 JUIN prochain, pour la construction des portes et de tous les appendices nécessaires pour les nouvelles écluses du canal Welland.

Les plans, spécifications et conditions générales peuvent être vus à ce bureau le et après le 20 MAI prochain, JEUDI; on pourra aussi se procurer des formules imprimées pour soumission.

Les soumissionnaires doivent avoir eux-mêmes tous les instruments nécessaires à ce genre de travaux; ils devront se rappeler aussi qu'aucune soumission ne sera prise en considération à moins d'être faite strictement selon les dispositions mentionnées sur les formules imprimées, et dans le cas d'une compagnie, de porter les signatures, la nature de l'occupation et la résidence de chacun des associés; et à moins que de plus, un chèque de banque accepté, pour la somme de \$50, pour les portes de chaque écluse n'accompagne chaque soumission, cette somme ne devant pas être rendue, si les soumissionnaires refusent d'accepter le contrat aux conditions mentionnées sur leur soumission.

Les chèques ainsi envoyés seront rendus à ceux dont les soumissions ne seront pas acceptées.

Pour la parfaite exécution du contrat, le ou les soumissionnaires dont il sera décidé d'accepter la soumission, recevront avis que leurs soumissions sont acceptées, à condition qu'ils fassent un dépôt de cinq pour cent sur le montant du contrat—dont la somme envoyée avec la soumission formera partie—qui devra être mis au crédit du Receveur-Général, dans le délai de huit jours de la date de cet avis.

Quatre-vingt-dix pour cent seulement de la somme due pour ouvrages faits sera payée, tant que tous les travaux ne seront pas complètement terminés.

Ce Département ne s'engage pas, cependant, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,   
F. BRAUN,   
Secrétaire.

Département des Chemins de Fer et des Canaux,   
Ottawa, 29 mars 1880.

# HOTEL RIVARD

No. 26, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension : \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Ligneurs de première classe et chambres confortables. Bonnes cuisines et réunions.

P. RIVARD, gérant.

# LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE



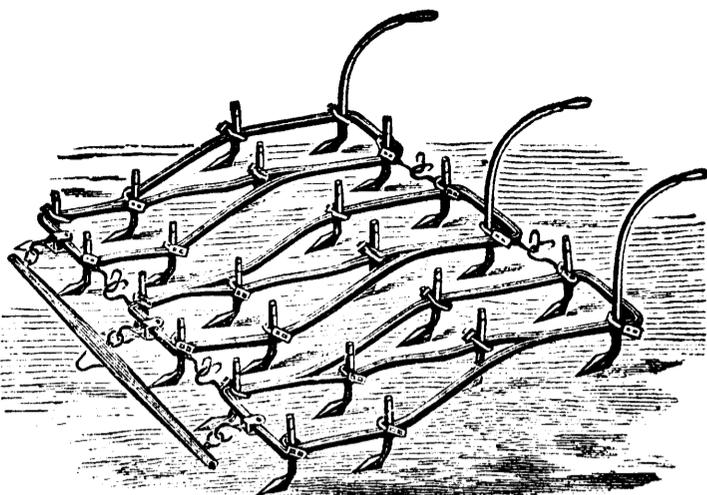
NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

# GRUBBEURS EN HERSES

Entièrement faits



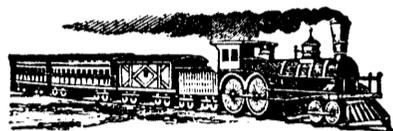
d'acier et de fer battu

Ces instruments agricoles, connus sous le nom de "CULTIVATEURS," sont fabriqués en différentes sections. A chaque section est attachée une poignée, qui en facilite le fonctionnement dans les terrains difficiles. Cette nouvelle invention mérite l'attention de tout cultivateur qui désire retirer au profit de sa terre, et le coût de cet achat sera très certainement remboursé, dès la première année.

# L'ARMONTH & SONS,

23 RUE DU COLLEGE MONTREAL.

On a l'AGENT de MESSIEURS FROST & WOOD, dans votre quartier, fabricants de Moissonneuses et Moulins à Faucher, Hars-Bakes, Charrues Rouleaux pour les Charrues et Cultivateurs, en bois et en fer.



# CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

## CHANGEMENT D'HEURES

A dater de lundi, le 3 MAI 1880, les Trains circuleront comme suit.

	MALLE.	EXPENSES
Laisant Hochelaga pour Hull...	8.30 p.m.	5.15 p.m.
Arrivant à Hull...	12.50 p.m.	9.25 p.m.
Laisant Hull pour Hochelaga...	8.20 a.m.	5.55 p.m.
Arrivant à Hochelaga...	12.30 p.m.	9.15 p.m.
Train de nuit.		
Passagers.		
Laisant Hochelaga pour Québec	3.00 p.m.	10.00 p.m.
Arrivant à Québec...	9.00 p.m.	6.30 a.m.
Laisant Québec pour Hochelaga	10.40 a.m.	9.30 p.m.
Arrivant à Hochelaga...	4.45 p.m.	6.30 a.m.
Laisant Hochelaga pour Saint-Jérôme	5.30 p.m.	MIXTE.
Arrivant à Saint-Jérôme...	7.15 p.m.	MIXTE.
Laisant Saint-Jérôme pour Hochelaga		6.45 a.m.
Arrivant à Hochelaga...		9.00 a.m.

(Trains locaux entre Hull et Aylmer.)

Les trains laisseront la station du Mile-End Sept minutes plus tard.

Magnifiques charrues-palais sur tous les trains de passagers et élégants charrs doratoires sur les trains de nuit.

Les trains pour Ottawa et retour font connexion avec les trains pour Québec et retour.

Tous les trains marchent sur le temps de Montréal.

BUREAU GÉNÉRAL, 13 Place d'Armes.

BUREAU DES BILLETS, 292, rue Saint-Jacques, Montréal.

L. A. SÉNÉCAL,   
Surlintendant-Général.



# CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

## Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année :

- 20 locomotives,
- 16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département,
- 20 wagons de seconde classe,
- 3 wagons d'express ou de bagage,
- 3 wagons de poste et wagons funoires,
- 240 wagons de fret couverts,
- 100 wagons de fret découverts,
- 2 charrues pour le déblayage de la voie,
- 2 charrues à neige,
- 2 charrues en saillie,
- 50 wagons d'équipe.

Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba.

En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MARS prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails.

Le soussigné recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PREMIER jour de JUINLET prochain.

Par ordre,   
F. BRAUN,   
Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux,   
Ottawa, 7 février 1888.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom, 10 cts.—Cie. de Cartes NASSAU, Nassau, N.-Y.

## VERTES

# AMERS DE HOUBLON

(Une médecine et non un breuvage.)

CONTENANT DU

HOUBLON, du BUCHU, de la MANDRAGORE et du PISSELIIT.

Et possédant des qualités plus pures et plus curatives que tous les autres Amers.

## ILS GUÉRISSENT

Tous les Maux d'Estomac, Intestins, Sang, Foie, Vessie, Affections Nerveuses, Affaiblissement, Maladies de Femmes et IVROGNERIE.

\$1.00 EN OR

seront payés pour tous cas qu'ils n'auroient pas guéris, ou pour tout ce qui sera trouvé d'impur ou de nuisible en eux.

Demandez les Amers de Houblon et le livre de recettes à votre pharmacien, et essayez les Amers avant de vous coucher. N'en prenez pas d'autres.

La Compagnie Manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, New-York et Toronto, Ontario.

En vente chez   
LYMAN, FILS & Cie., Montréal.   
H. S. EVANS & Cie., "   
H. HASWELL & Cie., "

CE JOURNAL se trouve sur la Russie, dans le Bureau d'Annonces de M. G. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK.

## AVIS

APPLICATION sera faite à la Législature de Québec, à sa prochaine Session, pour un Acte incorporant "La Compagnie de Chauffage par la vapeur de Montréal."

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, (bâtisses du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

## NOUVEAU PROCÉDÉ.

# PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

## DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

### Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTRO-TYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

## ESSAYEZ-LE !

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).